

Les principaux thèmes de la poésie érotique au siècle des Umayyades de Damas (1)

Dans une étude, à beaucoup d'égards fort remarquable, Mme Ilse Lichtenstädter a déjà traité ce que sont les thèmes érotiques dans la *qasida* archaïque (2). Ce travail ne peut malheureusement être utilisé qu'avec infiniment de prudence par l'historien de la littérature. Rien n'autorise en effet à penser que les poètes auxquels

(1) RÉFÉRENCES. — A. Ouvrages généraux :

EI = *Encyclopédie de l'Islam*,
GAL = BROCKELMANN, *Geschichte der Arabischen Literatur* (Weimar et Berlin, 1898-1902), t. I.

GAL Supp. = Supplément au même ouvrage (Leyde, 1937), t. I.
LICHTENSTÄDTER, *Das Nashb der arabischen Qasida* (dans *Islamica*, V, 17-96) (seule la page sera indiquée).

Ag. = *Abu l-Faraj al-Isfahani, Kitab al-aghani*, 3^e éd. (Caïre, 1845/1927 et suiv.), 9 vol. parus.

Ag (1) = même ouvrage, 1^{re} éd. (Boulogne, 1285), 20 vol.

Antaki = *Dawud al-Antaki, Tazwin al-aswad bi-laqbil 'aswad al-'uskuq* (Boulogne, 1291), 2 vol.

IQ = *IBN QUTAYBA, Kitab as-Sir wa s-Su'ara'* (Leyde, 1904).

IS = *IBN SALAM, Tabaqat as-Su'ara'* (Leyde, 1916).

Fihrist = *IBN AN-NA'DIM, Kitab al-Fihrist* (Leipzig, 1872).

Muw = *AL-WAKKI', Kitab al-Muwassas* (Leyde, 1886).

Marzubani = *AL-MARZUBANI, Kitab al-muwassasah* (Caïre, 1848).

B. *Dixain* de poètes :

D. *Ruin* = *MACARTNEY, The Diction of... Dhur-Rumma* (Cambridge 1919).

Farazdaq = *'ABD ALLAH AS-SAWI, Sarh Diction al-Farazdaq* (Caïre, 1854/1985).

Jamil = *F. GABRIELI, Jamil al-Ujri, studio critico e raccolta dei frammenti*, dans *Rivista degli studi orientali*, vol. XVII (1937), pp. 40-172.

Jarir = *'ABD ALLAH AS-SAWI, Sarh Diction Jarir* (Caïre 1354/1985).

Kumait = *J. HONOVITZ, Die Haskimijati des Kumait* (Leyde, 1904).

Kutayyir = *H. PERES, Kotayir 'azza, Diction* (Alger, 1928), 2 vol.

Umar = *P. SCHWARZ, Der Diction des Umar ibn Abi Rabi'a* (Leipzig, 1901-9), 4 fasc.

Wald = *F. GABRIELI, al-Wald ibn Yazid, il califo e il poeta*, dans *Riv. degli studi orientali*, XV (1934), pp. 2 et suiv.

(2) LICHTENSTÄDTER, *Das Nashb der arabischen Qasida*. L'auteur (p. 21) donne la liste des œuvres utilisées qui sont attribuées soit à des auteurs pré-égyptiens, soit à des poètes contemporains de la première génération musulmane, du moins à ce qu'affirment des traditions postérieures.

il est référé, représentent l'aspect le plus ancien des thèmes érotiques dans la poésie arabe. De multiples témoignages et les données du comparatisme littéraire incitent au contraire à penser que les matériaux utilisés par Mme Lichtenstädter sont des remaniements du i^{er} siècle de l'Hégire (VI^e siècle de J. C.) où, sans doute, les auteurs eussent reconnu difficilement leur propre production (1). On a exposé ailleurs (2) les raisons qui amènent à ne point chercher au delà de l'époque umayyade les aspects historiquement attestés de la plus ancienne poésie arabe.

Les textes utilisés pour la présente étude sont soit les prologues (*nashb*) des *qasida* ou panégyriques composées par des poètes de cour (Jamil, Farazdaq, etc.), soit les œuvres des Érotiques qui apparaissent au Hijâz, en assez grand nombre, sous les Umayyades de Damas (de 40 à 132 de l'H. = 660-750 de J. C.). La première série de documents n'appelle aucune remarque ; mise par écrit après une transmission orale assez brève ou du vivant même de leurs auteurs, la *qasida* de cette époque se présente avec une allure indiscutable d'authenticité. La seconde série, au contraire, suggère quelques réflexions. Des œuvres composées par les Érotiques, seule une infime partie nous est parvenue ; celles de Umar ibn Abi Rabi'a mises à part, elles s'offrent à l'état de fragments dispersés dans les anthologies où le zèle patient de certains islamisants les a recherchées pour en former des recueils. Faut-il voir en ces fragments des prologues de *qasida* dont les développements laudatifs ont été perdus ? C'est fort possible, encore qu'on n'ait le moyen ni de le soutenir, ni de le nier. Cette question, au reste, demeure secondaire. Plus épineuse est celle de l'authenticité de ces fragments. Toute une littérature romanesque en effet s'est constituée, dès la fin du VIII^e siècle, autour de personnages comme Jamil, Qais ibn Darh ou Kutayyir (3), sans parler de Majnun

(1) Sur la façon dont s'opéra la reconstitution de la poésie dite préislamique, voir ГАУДЕРНОВ-ДЕМОНВУНЕС, *Institutions musulmanes* (2^e éd.), 181-2.

(2) Voir *Revue des Études sémitiques*, 1938, pp. 2 suiv. Nous nous proposons de revenir en détail sur cette question dans une étude en préparation.

(3) Sur cette littérature, voir *Fihrist*, 806.

qui est un héros forgé de toute pièce, sous les Umayyades (1). Faire le départ, à l'heure actuelle, entre ce qui, dans cette littérature, est purement umayyade et ce qui est apport ultérieur, est fort difficile.

Pour éliminer les éléments non umayyades, dans toute la mesure du possible, on a estimé devoir accorder la plus large place aux textes fixés dans les *dimân* (2). En ce qui est des fragments, on n'a point utilisé les innombrables citations contenues dans les *Masâri'* *l-'uššâq* d'as-Sarrâj (+ vers 500/1107) ou le *Ta'zi'n al-'aswâq* d'al-Antâkî (+ 1008/1599). Ces deux ouvrages font en effet une trop large place — le second surtout — à des traditions ou documents d'une origine douteuse, pour qu'il soit possible de les employer à bon escient. On s'est donc borné à retenir les fragments contenus dans le *Kitâb aš-šif'r wa š-ša'wâd'* d'Ibn Qutaïba (+ 276/889) et le *Kitâb al-aqâni* d'Abu l-Faraj al-Išlahâni (+ 357/967). Ce dernier ouvrage, qui renferme d'ailleurs de nombreux emprunts au premier, contient des traditions et des citations dérudits du siècle précédent transmettant les renseignements fournis par des informateurs contemporains des Umayyades (3). Parmi ces érudits, on voit souvent revenir les noms de Hammâd ibn Ishâq al-Mawšilî (+ fin III^e/IX^e s.) (4), de 'Umar ibn Šabbâ (+ 262/874) (5) et surtout d'az-Zubair ibn Bakkar (+ 256/869-870) (6). Tous trois ont conservé la réputation de savants consciencieux. L'activité du dernier nous intéresse d'autant plus qu'il avait écrit un certain nombre de monographies sur des Erotiques umayyades (7).

(1) Fait affirmé par Ibn al-Kašabi (+ vers 204/819), Ayyûb I, 'ABÂYYA et 'AWÂNÂ I, al-Kašabi (+ 147/764), cités par *Ag*, II, 4, 8 ; cf. *GAL Supp.*, I, 81 ; *EI*, III, 99 b. Ce fait n'aurait d'ailleurs pour nous aucune importance, si la création umayyade n'était venue se surajouter d'innombrables traits postérieurs qui ont complètement transformé le héros primitif.

(2) Exception faite pour celui du Pseudo-Majnûn, édité plusieurs fois au Caire et qui contient des pièces d'époque trop incertaine.

(3) Voir par ex. l'*isnad* donné dans *Ag* I, 52 lig. 5 ; VIII, 31 en bas.

(4) Sur ce personnage, voir *Yihrišî*, 142 ; Bagdâdî, *Tarîh Bagdâd*, VIII, 159.

(5) *GAL* I, 137 ; *GAL Supp.*, I, 209.

(6) *GAL*, I, 141 ; *GAL Supp.*, I, 215.

(7) Ces monographies sont perdues. Cf. liste dans *Yihrišî*, 111. Il est à remarquer que l'*Ag* ne les reproduit pas, mais donne des traditions recueillies de la bouche de ce savant.

Quoique l'attribution d'une pièce à un poète déterminé ne soit pour nous ici que d'importance secondaire, on a trouvé néanmoins pratique de renvoyer constamment à l'auteur présumé du texte cité. Les poètes ainsi utilisés sont : Abû Dabhal al-Jumâhî (+ sous le règne de Sulaimân, entre 715-717 de J. C.) (1), al-Ahwas (+ vers 110/728) (2), al-'Arjî (+ vers le milieu du règne de Hišâm, entre 724-743 de J. C.) (3), Du r-Rumma (+ vers 117/735) (4), al-Farazdaq (+ sous le règne de Hišâm) (5), Jamil (mort vers 82/701 (?) (6), Jarîr (+ après 110/728) (7), al-Kumait (+ 126/743) (8), Kutayyir (+ vers 105/723) (9), Nušayb (+ vers 111/729) (10), Qais ibn Darîh (11), 'Umar ibn Abî Rabî'a (+ vers 101/719) (12) et al-Walid ibn Yazid (+ 126/744) (13).

PROCÉDÉS DE DÉVELOPPEMENT

D'UN THÈME

Il convient de distinguer — ce qui est dans une certaine mesure arbitraire et, dans bien des cas, difficile — entre le *cliché* et le *thème*. Par le premier terme, on désignera une formule stéréotypée, en général très courte, comme : *yâ man li...* (Qui viendra en aide à...), ou encore : *li-mani d-diyârû...* (A qui sont ces demeures ?...). Le second terme s'appliquera, au contraire, à un canevas (idée, image, comparaison) susceptible d'être développé, modifié, combiné avec d'autres thèmes, au gré de la fantaisie du poète.

(1) Cf. *GAL Supp.*, I, 80. Sera cité sous A. Dah.

(2) *GAL*, I, 48-9 ; *GAL Supp.*, I, 80. Sera cité sans l'article al.

(3) *GAL*, I, 49 ; *GAL Supp.*, I, 80. Sera cité sans l'article al.

(4) *EI*, I, 990. Voir RÉFÉRENCES.

(5) *EI*, II, 64. Voir *ibid.*

(6) *EI*, I, 1040. Voir *ibid.*

(7) *EI*, I, 1054. Voir *ibid.*

(8) Cf. *EI*, II, 1181. Voir *ibid.*

(9) Cf. *EI*, II, 1237. Voir *ibid.*

(10) *GAL Supp.*, I, 99. La date de la mort est donnée par Antâkî, I, 100.

(11) *GAL Supp.*, I, 81, 82 en bas. Désigné par : Qais.

(12) *EI*, III, 1046. Voir ci-dessus : Ouvrages cités en référence.

(13) *EI*, IV, 1171 et ouvrages cités en référence.

Par les exemples qui seront donnés plus loin, on sera amené à vérifier les faits suivants qui valent naturellement pour les clichés et les thèmes érotiques comme pour tous les autres.

Le cliché appartient à un fonds commun. Il est impossible, à peu près toujours, d'en retrouver l'inventeur. Il est toutefois permis, dans quelques cas, de songer à une création individuelle. Tel serait, par exemple, le *mankiratu s-siqi* (le pied (1) teint de terre rubrique) de 'Umar i. Abî Rabi'a (2), qui paraît, semble-t-il, uniquement dans l'œuvre attribuée à ce poète.

Le thème, lui aussi, procède d'un fonds commun, sans doute progressivement enrichi au cours des siècles (3). Tantôt il se cristallise autour d'un mot, d'un cliché; l'idée se présente, prend forme grâce à eux, mais au lieu de s'y réduire, se développe, gagne un relief, un tour où se manifestent l'inspiration et le « métier » du poète. Un bon exemple est donné dans ces deux vers de Jarîr (4) :

Est venu un fantôme qui a ravivé (*alamma hayâlan hâia*) peine sur peine et je [lui] ai dit : « Ne saluerez-vous pas ?, ô [vous qui] visitez les voyageurs ! » (5).

Est venu un fantôme qui a ravivé [une] peine du fait du désir. Sur toi le salut ! Pourquoi ta visite aux voyageurs ? (6).

Tantôt le thème est, au contraire, un lieu commun sur l'amant, l'évocation d'un état d'âme, d'une situation dont le type est fixé par la tradition; il n'a plus alors de lien avec le cliché; il mérite simplement son nom par la fréquence de ses répétitions. C'est évidemment grâce à lui que la vie a pu se maintenir dans la poésie

(1) Je ne crois pas qu'ici *sâq* signifie « jambe ». Cf. l'évolution de *rîjîl* « jambe » pied ».

(2) 'Umar, n° 6, v. 11; n° 8, v. 4; n° 37, v. 3.

(3) Cf. LAMMENS, *Bereau de l'Islam*, 128.

(4) Les clichés figureroient en transcription, après leur traduction.

(5) Jarîr, 210 lign. 8.

(6) Jarîr, 222 lig. 8. Il n'y a pas lieu de confondre ce procédé de développement du thème avec le simple exercice d'école fort prisé des pédants et des beaux-espérants, qui consiste à donner un hémistiche et à demander qu'on le complète (cf. un ex. dans Kulayyîr, I, 184 vers 2-6). Il est néanmoins évident que l'*âyâza* n'est rien de plus que le procédé outré de Jarîr, dans les deux vers cités.

arabe; lui seul, en effet, est susceptible de revêtir des aspects infiniment divers et nuancés qui confèrent à certains poètes la réputation d'avoir été des talents personnels. Dans les œuvres des Érotiques umayyades, il est toutefois difficile de dissocier ces deux genres de thèmes car, à tout moment, les uns et les autres se complètent et se confondent.

D'une manière générale, dans l'état actuel des textes, les thèmes érotiques s'enchaînent avec assez de logique, par association d'idées. Dans les poèmes complets, on trouve souvent la relation d'une série d'états successifs, comme dans cette pièce (1)

1. Ami, demande à ce campement s'il [peut] parler et répondre clairement ou de façon obscure à ce qu'on lui demande ! »
2. [Mais], tournant vers moi sa monture, mon ami de dire : « Interroge ! mais comment [pourrait] parler un vestige (*rasn*) muet ?
3. Un vestige sur lequel sont passés les aquilons qui ont effacé toute trace sauf trois pierres gigantesques ? »
4. J'y arrêtai [pourtant] ma monture. Mes compagnons mirent pied à terre. Je versai des larmes.
5. De blanches gazelles hantent [maintenant] ce lieu, paissant l'herbe de repousse (*hîlfa*) et leurs faons, sur ce vestige, poussent leurs cris.
6. Un ramier qui chante tout le jour, dans les branches, a ralumié l'amour en mon cœur, après qu'il se fût apaisé.
7. Il roucoula, dans le feuillage, et [d'autres] ramiers lui répondirent tels des pleureuses, faisant écho à sa plainte.
8. La vie à Minâ reviendra-t-elle, comme il nous souvient, alors que nous étions sans crainte et sans oreille pour les censeurs (*luwwam*) ?
9. [Reviendront-ils] ces jours où Hind n'obéissait à nul méchant à la parole mauvaise, où notre secret était inconnu ?
10. Le soir où elle arrêta [sa monture] mais n'ouvrit pas la bouche de crainte du jaloux (*kâšîh*) aux aguets,
11. elle te lança — son voile (*burqu'*) cachait le bas de son visage —, un regard qui exprimait presque son secret.
12. Le mouvement de sa prunelle dit qu'elle ne partirait certes pas avant que la nuit obscure n'eût enveloppé les hommes,

(1) 'Umar, n° 89, mètre *kâmil*, rime *mu*.

13. que, peut-être, les ténèbres épaisses seraient propres à un rendez-vous (*majlis*) où l'amant s'entend dire adieu.
14. Je vins donc, à pied; mes ennemis s'étaient endormis, envelopés pour le sommeil, par les ténèbres sombres.
15. Et soudain je vis [Hind], telle une oryx parmi d'autres oryx blanches auxqueltes s'offrait une vallée herbeuse.
16. Je la saluai. Elle sourit et ce fut comme si un nuage me souriait.
17. Une senteur de muse émanait d'elle. Son cœur était joyeux et son allégresse se manifestait à qui savait voir.
18. Confondant les jaloux, je connus la joie, car elle la connaissait,
- 19 puis je partis et son dernier mot fut : « Le prochain Peterinage, à nouveau, m'unira à toi ! »

D'une manière générale, un tel ensemble est exceptionnel. Le plus souvent, en effet, le poète se borne à développer un ou plusieurs des thèmes contenus dans le fragment ci-dessus : arrêt sur les campements désertés, comparaison de sa maîtresse à une gazelle, regret du bonheur perdu, etc. Parfois, un même trait est repris dans un même morceau, sous une forme à peine différente.

Tu presses les chevaux de la folle jeunesse (*'afrās as-sibā*), à la poursuite harassante de l'amour et tu ne te soucies pas que te blâment celles qui te censurent.

Tu as pressé les chevaux de la folle jeunesse pour la retrouver, [durant] longtemps et, négligeables pour toi ont été les blâmes (1).

Mais peut-être s'agit-il là d'une variante incorporée plus tard au texte, ou d'un pastiche.

Parfois aussi, on trouve une accumulation de thèmes assez disparates, ce qui paraît provenir d'une recension defectueuse du texte : on aura juxtaposé simplement des fragments de rime et de mètre identiques (2). Si cela a conduit à l'incohérence, tant pis. On a préféré le chaos à la perte de vers admirés !

(1) 'Umar, n° 78, v. 9, 10.

(2) Ex. caractéristique dans Jarir, 257 (satire d'al-Ahjan) où à la p. 258, lig. 7, deux hémistiches rimaient ensemble devaient marquer le début d'un autre morceau. Même fait dans le poème p. 569 et 570 lig. 8 : cette juxtaposition crée un véritable galimatias.

THÈMES RELATIFS À L'AMANT

Le type de l'Amant parfait, tel qu'on va tenter de le représenter, n'est pas une création des milieux hijâziens des VII^e-VIII^e siècles. En Arabie comme ailleurs, l'imagination des hommes s'est complue à incarner, en des figures légendaires, les joies et les souffrances de l'amour. Les Bédouins ont eu, eux aussi, leur Léandre et leur Tristan. Des poètes umayyades ont perpétué le souvenir de deux d'entre eux : le Nahdite (*an-Nahdī*, aussi désigné sous le nom d'Ibn 'Ajlân) (1) et 'Urwa ibn Hizâm (2). Ces deux héros sont évoqués ensemble (plus tard, on retrouvera à peu près les mêmes données dans la légende créée autour d'eux) (3). A dire vrai, les Erotiques umayyades ne sont pas prodigues de renseignements sur l'idéal que représentent ces deux personnages. Ce fait tient, sans doute, à ce que, de leur temps, cet idéal était précisé par la tradition populaire. L'un dit, par exemple (4) :

'Urwa a fixé la loi de l'amour avant moi, quand il souffrit par 'Afrâ'; [de même fit] le Nahdite [quand] il mourut pour Hind.

Un autre dit ailleurs (5) :

En 'Urwa le 'Udrite, si je meurs, est un modèle, ainsi qu'en 'Amr ibn 'Ajlân que Hind fit périr.

En moi est ce dont ils moururent, [mais], pour moi l'heure [de disparaître] n'est pas encore venue.

Malgré la sécheresse de l'allusion, on sent qu'il s'agit d'un idéal à atteindre, d'un type à imiter ou à surpasser (6). On par-

(1) La tradition qui hésite sur son nom (elle l'appelle tantôt 'Abd Allah i. 'Ajlân, tantôt 'Amr i. 'Ajlân), en fait un membre de la fraction des Nahdī, du groupe Qudā'a; elle le représente comme un poète ayant vécu avant l'Hégire. Cf. *Ag* (1), XX, 22; Antākī, I, 90; Sarraji, 226.

(2) La tradition le rattache à la tribu des 'Udra et le fait mourir sous 'Umar. C'est naturellement aussi un poète. Cf. *GAL Supp.*, I, 80; Antākī, I, 84.

(3) Cf. Antākī, I, 84 et 90. A ces deux héros, parfois, les poètes en ajoutent un troisième, al-Murāqūš (sur la légende duquel voir *Ag*, VI, 127); cf. *Muwazššā*, 56.

(4) *Muw.*, 55.

(5) *Qais*, *Ag*, IX, 195 en bas; ce fragment est attribué à un autre poète dans le *Muw.*, 55 lig. 3.

(6) Cf. *Qais*, Antākī, I, 91 (texte tardif donc douteux); Krugšyir, 81, v. 21; Nusab, *Ag*, I, 358, lig. 7; *Ahwas*, *Muw.*, 55 et Jamil, *id.* (texte tardif).

viendra sans peine à en fixer les traits essentiels en cherchant comment les poètes ont prétendu incarner cet amant rêvé.

Le portrait physique est sans aucune précision. Un seul détail constant : l'état de consommation où la passion a jeté l'Amant.

Je me suis attaché à elle alors que mon corps était robuste, [mais] à mesure qu'a grandi [mon] amour de Jumil, j'ai dépéri, jusqu'au jour où, enfin, mon corps fut miné, épuisé par cet amour et que je ne fus plus que l'ombre de moi-même (1).

Par ailleurs, très souvent, l'Amant-Poète se plaint d'avoir à souffrir des Belles parce qu'il est vieux. Cette plainte est-elle sincère ? Dans quelques cas, c'est fort plausible : ce serait le drame éternel qui se joue chez un Don Juan vieillissant se rappelant avec tristesse ses succès d'antan (2). La fréquente apparition de ce développement éveille toutefois des doutes. Peut-être, dans la majorité des cas, ne s'agit-il que d'un thème (3). Un fait confirmerait cette opinion. Très souvent, le poète rappelle les reproches que lui adresse un personnage conventionnel, le « censeur » (l'â'im, 'âdil) (4), justement choqué de voir un barbon faire le joli cœur (5). On peut penser qu'en la bouche d'un tel personnage il est normal de trouver seulement un langage conventionnel. Quoi qu'il en soit, l'Amant parlait, d'après ce qui précède, doit avoir pour lui l'avantage de la jeunesse.

Est-il beau ? On ne saurait le dire. L'Amant-Poète ne parle point de ses avantages physiques. A une exception près : celle

(1) Text. : je ne reconnais plus en moi ce que j'y connaissais ; Jamil, n° 81, v. 5, 6. Sur l'état de consommation de l'Amant, cf. aussi 'Umar, IQ, 351 ; Majnun, IQ, 351 ; Farazdaq, 288 lig. 5 ; 778 en bas ; Jarir, 289 lig. 8 ; Kutayyir, I, 205 v. 5 ; D. Rum, n° 22 v. 19. Cf. ce thème dans la poésie dite « préislamique » dans Lichtenstädt, 55 suiv. Voir aussi dans Jamil, n° 110 et *Muw*, 51, une épigramme contre un amant qui se nourrit trop bien.

(2) Comme par ex. dans 'Umar, n° 131 (mètre *haffi*, rime *âni*) où l'on voit le poète opposer à ses insuccès de vieillard, ses triomphes féminins, au temps de sa jeunesse. De même, dans Kunnait 80 v. 23-28 ; Jarir, 289, 425 en bas et suiv.

(3) On en est presque convaincu en lisant Jarir, 321 vers le bas ; 570 lig. 5 ; Kutayyir, I, 101 v. 1 ; 162, pièce 42 v. 1 ; II, 174, v. 1-2 ; Jamil, n° 69 ; Walfâ, n° 9 v. 1.

(4) On parlera plus loin de ce personnage.

(5) Jarir, 141 lig. 8 ; 159 lig. 3 ; 352 lig. 8 ; 387 lig. 1.

de 'Umar ibn Rabi'a. A maintes reprises, en effet, celui-ci se représente comme un bourreau des cœurs, un doux péril auquel nulle belle ne résiste (1). Mais le fait semble contraire à la coutume (2).

A-t-il au moins des avantages dus à sa fortune ou à sa noblesse ? Ici le silence est absolu. Et on en devine aisément la cause. L'auto-panégyrique constitue, dans la poésie arabe, un genre à part, ayant un cadre particulier. Pour trouver, en conséquence, des vers où le poète chante son propre mérite, il faut solliciter d'autres textes juxtaposés à ceux où il exprime son sentiment d'amour, ou indépendants de ceux-ci.

A l'inverse du portrait physique, le portrait moral de l'Amant se laisse tracer avec une suffisante netteté.

Parfois, on est en présence d'un être impulsif qui, au premier regard, s'est laissé prendre tout entier.

[Mon] cœur s'est attaché à an-Nawâr, éperdument ; il s'est abandonné à sa fougue (*sabî*) et plus an-Nawâr ne [m']a laissé de raison.

[Par hasard], elle s'est présentée en chemin et, [depuis], ce cœur a cessé de lui voir [sa] pareille (3).

Quelquefois aussi, au lieu du « coup de foudre », l'Amant-Poète parle d'une passion née dès son enfance et qui ne s'est pas éteinte.

Mon âme s'est attachée à son âme avant notre naissance (*si*) et après que nous fûmes conçus et dans le berceau.

Il grandit à mesure que nous grandîmes ; il est épanoui [maintenant] et, quand nous mourrons, il ne s'achèvera point, mais demeurera, en dépit de tout, et il nous visitera dans les ténèbres du tombeau (4).

Compte tenu de l'hyperbole due aux origines de l'auteur, ce

(1) *Dirâdn*, n° 10, v. 10-18 ; n° 20 ; nombreux fragments cités dans *Ag*, I, 119, 130, 144, 166, 168.

(2) Cf. dans Marzubânî, 163, le reproche, mis dans la bouche de Kutayyir, que 'Umar se soit célébré lui-même, du point de vue physique.

(3) 'Umar, *Ag*, I, 159 lig. 5-6. Cf. Jarir 288 en bas ; 595 lig. 8 ; D. Rum, n° 22.

(4) *Gais*, *Ag*, IX, 196 lig. 12 (frag. attribué à Jamil, n° 83). Cf. Jamil, n° 27 v. 36 ; n° 63 v. 12 ; Kutayyir, I, 197.

قوله
I, 15

fait correspond à une réalité de la vie au Désert (1). De là, à dire qu'on ne saurait survivre à la disparition de l'aimée, il n'y a qu'un pas et il est vite franchi (2).

Une telle passion ne va point sans la fidélité la plus rigoureuse. Nous le verrons, quelles que soient les souffrances suscitées par la passion, quelque obstacle qu'on rencontre pour la faire triompher ou partager, quelque déception qu'on doive éprouver de la part de l'Elue, l'on doit défendre l'amour, l'alimenter d'ardeurs sans cesse renaissantes, le subir comme une fatalité, sans espérance, sans révolte. Constatant, le poète proteste que le lien (*ḥabb*) qui l'unit à l'Amante est aussi puissant qu'au début, qu'il n'a point trahi ses promesses (*ʿahd, maʿāḏiq*), qu'il n'a rien rompu (*sarama*), que rien en lui n'a changé. On le sent bien, sur ces thèmes, les variations ne peuvent qu'être fort monotones (3). Parfois seulement, une certaine abondance verbale dans les serments.

J'ai juré que point ne t'oublierai, même si [ta] demeure est lointaine et distant le lieu où [te] visiter, tant que je vivrai, tant que palpitera l'éclat du mirage, tant que courront sur les collines blanches l'onagre et l'oryx,

tant que les vents ne cesseront de souffler et tant que [les monts] ʿAwf et Tiʿâr seront dans le Nejd (4).

Cette fidélité ira naturellement jusqu'à la mort (5). Elle se montrera absolue, sans une défaillance.

Depuis ce que j'ai obtenu d'elle, je suis devenu comme aveugle envers le reste des femmes (6).

Ce thème pourrait être considéré comme formant antithèse

(1) Cf. Burchardt, *Voyages en Arabie* (trad. Eyrès), III, 198. « Les Bédouins ont de fréquentes occasions de connaître les filles de leurs voisins ; leur amour quelquefois conçu aux jours de leur jeunesse, s'est nourri pendant plusieurs années ».

(2) Cf. Jamil, n° 23 v. 1-3 ; Walid, n° 64 v. 5.

(3) Cf. Jamil, n° 27 v. 11 ; n° 32 v. 6 ; n° 63 v. 13 ; Kutayyir, I, 62 ; Walid, n° 88 v. 1-2 ; Jarir, 277 Hg. 4 ; 595 Hg. 7.

(4) Kutayyir, I, 91 v. 1-3 ; I, 119 v. 4-6 (presque identique au précédent). Cf. Jamil, n° 58 v. 7, 8.

(5) Cf. Jamil, n° 77 v. 8 ; n° 107 v. 2 ; n° 185 v. 6 ; Nusayb, IQ, 174.

(6) ʿUmar, n° 130 v. 10 ; Jamil, n° 27 v. 16-17 ; n° 77 v. 8 ; n° 117 v. 3 suiv. ; n° 185 v. 7 ; Kutayyir, I, 48 v. 19 ; 101, v. 2 ; II, 192, v. 1 ; D Rumm, n° 10 v. 9.

avec celui où le poète parle de ses amours successives (1). Comprenons plutôt qu'il y a là simple notation d'un *crecendo* dans le sentiment : l'Amant a connu bien des femmes, mais aucune ne lui a inspiré une passion si profonde.

Ce cœur s'est guéri (*ṣaḥi l-qalbu*) de Salmâ, après qu'elle y eût régné, mais ce qu'il a trouvé auprès de Tumâdir est [encore] plus douloureux (2).

De même, les passages, très nombreux, où l'on trouve un appel à l'oubli (3), à la force d'âme (*sabr*), ceux où le poète parle à son cœur :

O mon âme, courage ! Tu n'es pas, par Allah, tu le sais, la première que ton am[er] ait quittée ! (4).

Tout cela est dicté, non par l'inconstance, mais par le désespoir.

Si cette âme se console de toi ou abandonne [ton] amour, c'est par désespérance qu'elle se consolera de toi et non par froideur (5).

Un autre thème fréquemment repris est celui de l'amour-passion amenant chez celui qui le connaît un état voisin de l'hébété. Les variations se déroulent autour de mots-clichés tirés des raches *H Y M* « être errant > être éperdu d'amour », *T Y M* « être esclave de », *T B L* « rendre fou (passion) » (6). On devine ici un effort pour faire cadrer le portrait de cet Amant idéal avec ce que la tradition rapporte sur le Nahdite Ibn ʿAjlân ou le ʿUḡrite ʿUrwa ibn Hizâm. Le plus amusant est que, plus tard, de graves érudits, comme al-Waṣṣâʾ, prendront toutes ces données comme argent comptant (7).

(1) Jarir, 160 Hg. 6 ; Kutayyir, I, 27 ; II, 29 v. 3, 6, 9 ; ʿUmar, n° 78.

(2) Jarir, 107 Hg. 2 ; Kutayyir, II, 28 v. 1 ; D Rumm, n° 11 v. 10-11.

(3) ʿUmar, 48, I, 128 Hg. 10-15 (cf. Kutayyir, 48, 124 Hg. 1) ; I, 206 Hg. 7 ; Jamil, n° 101 v. 19 ; n° 107 v. 4 ; Jarir, 409 Hg. 8.

(4) Qais, 48, IX, 193 Hg. 11. Cf. *id.*, IX, 187 Hg. 11 ; ʿUmar, n° 68 v. 4 ; n° 178, v. 15 ; Jamil, n° 78 v. 3 ; n° 101 v. 19 ; n° 107 v. 4 ; Jarir, 300 vers le bas.

(5) Kutayyir, I, 111 v. 9. Cf. Jamil, n° 107 v. 5, 9 ; ʿUmar, n° 53 (avec cliché *ṣaḥâ l-qalbu*).

(6) Les ex. sont si nombreux qu'on se bornera à quelques-uns seulement. Cf. Kutayyir, I, 135, v. 1 ; ʿUmar, n° 127 v. 2 ; Jamil, n° 101 v. 10, 21 ; Farazdaq, 779.

(7) Cf. *Mura*, 54, 57. *L'Ag.* est beaucoup plus prudent ; cf. la biographie du Pseudo Majnun, 48, II, 1 suiv.

Un tel sentiment, est-il besoin de le dire, est constamment évoqué à son paroxysme. Nul autre amour ne lui est comparable (1), même celui des Amants légendaires (2). Non seulement le poète n'a jamais éprouvé une telle passion (3), mais il lui est impossible d'aduler une femme davantage (4).

Cette tendresse ne se limite pas, au surplus, au seul être chéri, mais à ses proches, à ceux même qu'on aurait détestés (5), au vent qui l'a froissé, au pays qu'il habite (6). De là aussi ce vœu (si typiquement bedouin !) de la demande de pluie pour lui et sa tribu, où se trouve un mot-cliché dérivé de la racine S Q Y « abreuver, arroser » (7).

S'il n'y a sans doute point lieu de s'éterniser sur l'examen de thèmes qui ne sont en somme d'aucun temps ni d'aucun lieu, il faut peut-être, au contraire, s'arrêter à ceux qui ont rapport au respect, à la soumission de l'Amant envers l'Amante. Ces derniers thèmes, en effet, ont connu, durant les siècles suivants, un si incroyable succès, qu'ils passeront en Espagne et deviendront un des sujets favoris du poète hispanique (8). Dès l'époque umayyade, on les rencontre avec fréquence et diversément nuancés.

Le respect pour la femme s'exprime par la façon même dont on la nomme, dont on lui parle. C'est l'Amie (*ḥabīb*) (9), non la

(1) Jamīl, n° 82 v. 8-9; n° 36 v. 7; Jarīr, 397 lig. 2.

(2) Cf. ci-dessus, page 89.

(3) Cf. Jamīl, n° 107 v. 3; Kutayyir, I, 56 v. 35 suiv.

(4) Cf. Jarīr, 156 lig. 2 du bas; 170, lig. 2; Kutayyir, I, 65 v. 4; D Rum, n° 23 v. 8.

(5) Cf. Umar, *Ag.*, I, 133 lig. 3; Jamīl, n° 16 v. 1; Jarīr, 13 lig. 2; 570 lig. 9; *Alwas.*, *Ag.*, I, 360 lig. 1.

(6) Cf. Jamīl, n° 15 v. 3; Jarīr, 280 lig. 3; 478, lig. 3; 538 lig. 2; Nusayb, *Ag.*, I, 352 lig. 11 (d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'une pièce commandée).

(7) Cf. Jamīl, n° 108 v. 1; Jarīr, 193 lig. 2, 3; 301, lig. 2; 348 lig. 2; Kutayyir, I, 238 v. 2; D Rum, n° 11 v. 17; n° 17 v. 2.

(8) Cf. Pétrès, *La Poésie andalouse en Arabe classique* (Paris, 1937), 424 suiv.

(9) Cf. Umar, n° 48; n° 51 v. 23; n° 128 v. 4; Jamīl, n° 16; n° 91; Qais, *Ag.*, IX, 138 lig. 11. Noter un emploi de *ḥabīb*a (avec désinence du fém.) par Umar, n° 171 v. 3 (cf. *Ag.*, I, 196 lig. 4).

Certains ont été étonnés de l'emploi de ce mot de forme masculine. En réalité, ce schème *RiRiRi* s'emploie, dans l'ancienne langue, indistinctement pour le masculin ou le féminin, quand il dérive d'un verbe actif et équivalent à un participe passif. Cf. GAUDERNEY-DEMOBYNNE, *Gr. Ar. classique*, 114 suiv.

maîtresse (*ʿašīqa*), et nous verrons plus loin sous quels traits elle est représentée. S'il parle, l'Amant-Poète emploie avec sa maîtresse non pas toujours la deuxième personne du singulier, mais très souvent, par déférence, la deuxième personne du pluriel masculin (1).

Désobéis à ceux qui veulent nous nuire car vous (*sic*) possédez en moi une dévotion sûre (2).

Là ne se borne pas le culte voué à la Dame. L'Amant s'est fixé pour loi d'obéir au moindre caprice de celle qu'il sert.

Ordonne ! je t'obéirai en toute chose : par Allah ! tu es le plus considéré des humains, à mes yeux (3).

O ! Butaina ! tu régnes ! Sois clément ! (4).

Son devoir est de tout supporter : indifférence, coquetterie, reproches injustes, chagrin de la séparation, — sans un reproche, ni un murmure.

Non, par Allah, Seigneur des Humains, tu n'es, à nos yeux [coupable d'aucune] injustice,

Comment existerait l'injustice d'une jeune fille d'où [vient aussi] douceur et pitié (5).

Sois dure pour nous ou sois bonne : ni blâmable à nos yeux, ni haïssable [tu n'apparatras]... (6).

Cette soumission peut et doit aller jusqu'au sacrifice de la vie (7). Nous verrons que, pour prix de tant de dévouement, on ne réclamera même pas à la Dame de répondre à l'amour par de l'amour.

On voit que ce thème de la soumission et du respect à l'être

(1) Jamais la 2^e pers. du pl. fém. faut-il supposer que la *koḥn*é poétique en usage au siècle précédent n'avait pas cette personne ou ne l'employait qu'avec un pluriel réel ?

(2) Umar, n° 159 v. 7. Cf. *id.*, n° 12 v. 3, 5; n° 28 v. 21, 22; n° 85 v. 5, 7; n° 88 v. 7-10; Jamīl, n° 27 v. 35; n° 22 v. 4; n° 27 v. 2; n° 91 v. 4, 5; Walīd, n° 12 v. 2-4; Jarīr, 39; 160 lig. 8 du bas. Les ex. sont très nombreux.

(3) Jamīl, n° 46 v. 2.

(4) Jamīl, n° 117 v. 6. Cf. Jarīr, 89 lig. 2 du bas.

(5) Walīd, n° 88 v. 3, 4.

(6) Kutayyir, I, 53, v. 29. Cf. *id.*, I, 190 v. 21; Jamīl, n° 81 v. 2; n° 78 v. 5 (surtout d'autres peu sûrs); n° 94 v. 1-2.

(7) Jamīl, n° 26 v. 6; n° 58 v. 15 (fragments tirés d'auteurs tardifs); *Ḥiḡāzī* 782 lig. 7-9.

élu n'occupe pas encore une place très considérable chez les Erotiques umayyades. Il faut même noter, en contre-partie, les passages où l'Amant-Poète dit son regret d'avoir aimé ou d'avoir rencontré celle qui l'a séduit (1), ceux où il se répand en reproches contre elle (2), voire en imprécations (3), ceux où il la représente comme un être pervers et faux (4).

On vient de voir que l'Amant ne réclame pas qu'on lui rende amour pour amour. Fréquemment, il répète qu'il n'exige presque rien : la faveur de séjourner dans le même lieu que l'Elue (5), l'espoir de la revoir (6), la joie de saisir son regard (7), toutes choses dont nul jaloux ne pourrait prendre ombrage (8). Il est évident que l'on trouve ici un comportement normal si l'on se rappelle la soumission du poète aux ordres de sa Dame. Mais il faut rappeler aussi les passages — très nombreux — où l'Amante est pressée de se déclarer (9), d'accorder un rendez-vous, de tenir ses promesses, de céder à son propre penchant (10), d'apaiser le chagrin qu'elle a fait naître (11). L'attitude du soupirant n'est donc pas une.

On aboutit à la même conclusion quand on examine de près les textes où l'Amant-Poète parle de la chasteté de sa passion. On reviendra plus loin sur cette question.

Aucun doute n'est, au contraire, possible sur le soin scrupuleux que l'Amant apporte à ne point révéler le nom de sa Dame, à déguiser son attachement pour elle. Ce thème est né d'une situation réelle. La promiscuité de la vie, dans le campement bédouin,

- (1) Cf. Jarrîr, 598 vers le bas ; 'Arjî, 46, I, 397 lig. 2.
- (2) Cf. Jarrîr, 170 ; Jamîl, n° 27 v. 10.
- (3) Cf. Jamîl, n° 180 v. 11-13.
- (4) On reviendra plus loin sur ce point.
- (5) Cf. Jamîl, n° 27 v. 20.
- (6) Cf. 'Umar, 46, I, 141 vers le bas ; 140 lig. 9 ; n° 110 v. 3 et 4.
- (7) Cf. Jamîl, n° 58 ; n° 112 v. 3.
- (8) Cf. Jarrîr, 158 en bas ; 160 lig. 4 ; Kutayyîr, I, 258 v. 3, 4 qui sont à rapprocher de Jamîl, n° 112.
- (9) Cf. Jamîl, n° 134, 138.
- (10) Cf. Jamîl, n° 107 v. 6, 11 ; n° 117 v. 17 ; n° 123 ; Jarrîr, 170 lig. 3 ; Kutayyîr, I, 58 v. 30 ; 'Umar, 46, I, 143 vers le bas ; Walîd, n° 17 v. 5, 6 ; n° 65 ; n° 75 v. 4.
- (11) Cf. Jarrîr, 453 lig. 9 ; 538 lig. 5 ; Jamîl, n° 17 ; n° 77 v. 6 ; Farazdaq, 7 lig. 6 ; 74 lig. 4 ; Kutayyîr, pièce 49 v. 1.

oblige ceux qui s'aiment à se cacher, à déjouer l'attention des parents, des voisins (nous retrouverons ceux-ci sous les traits de personnages conventionnels).

Je garde mon amour de peur que ne l'éventent des espions, des ennemis haineux de notre clan (1).

Il ne faut point compromettre l'Elue, il faut rassurer celle-ci sur ce point.

[Je suis] homme d'honneur qui tue si bien le secret que, lorsqu'on l'interroge sur ce que tu as dit, il ne le sait plus (2).

Qu'un masque d'indifférence vienne donc cacher ce qui doit demeurer secret.

Je m'éloigne de toi portant en moi une sorte de démenace, pour que les porteurs de calomnie pensent que, de ta tente, je m'écarte [par froideur] (3).

Cette attitude est si bien observée que la belle, elle-même, s'y laisse prendre et croit qu'on l'a oubliée (4).

THÈMES RELATIFS À L'AMANTE

Les poétesses arabes des VIII^e et IX^e siècles n'ont pas célébré l'Amour. Laïla l-Abhyalyya (5) — peut-être une héroïne de légende — connue par sa passion malheureuse pour Tayba, ne fait pas exception : ce n'est pas l'amant qu'elle pleure dans son ami disparu, mais le guerrier, le *sayyid* bédouin. Ses vers — s'ils sont d'elle — constituent des thèses, non des élégies sur un bonheur perdu. Ce fait mérite attention. L'idéal féminin que nous connaissons, à travers les Erotiques umayyades, procède d'un type con-

- (1) Jarrîr, 108 lig. 6. Cf. *ibid.*, 526 lig. 6 ; Kutayyîr, I, 82 v. 18.
- (2) Kutayyîr, I, 259 v. 8. Cf. *ibid.*, I, 81 v. 17-10 ; Farazdaq, 780 lig. 8 ; Jarrîr, 89 vers le bas ; 301 ; Jamîl, n° 42 et 50 v. 8 (textes tirés d'auteurs tardifs) ; n° 82 v. 2, 3 ; n° 63, v. 11 ; n° 75 v. 1 ; n° 77 v. 11 ; n° 135 v. 11, 12.
- (3) Kutayyîr, I, 90 v. 10. Cf. Jamîl, n° 50 v. 8-15. 'Umar, n° 158 v. 2 ; D Humm, n° 23 v. 5, 6.
- (4) Cf. Qais, 46, IX, 199 lig. 6 ; Kutayyîr, I, 188, v. 9 ; 189 v. 17.
- (5) Morte, assure-t-on, au début de la dynastie des Umayyades, *EL*, III, 10.

ventionnel où les deux sexes ont mis une partie d'eux-mêmes, sans doute possible, mais dont l'expression et les traits caractéristiques sont de conception masculine.

De même que la tradition, à l'époque umayyade, atteste l'existence d'Amants légendaires, de même elle nous transmet celle de femmes ayant suscité des passions incomparables (1) : elle évoque une notion mais ne la précise point. Des textes poétiques permettent de le faire.

Et d'abord : est-ce un être fictif ou un être qui a existé ? Dans les fragments attribués au Pseudo-Majnun ou au Pseudo-Qaïs ibn Darîh, la question est oiseuse : il s'agit d'une héroïne légendaire. Dans d'autres cas, celui de Jarîr, de Nuṣayb, d'al-Aḥwaṣ, de 'Umar ibn Abî Raḥî'a, la Dame qui est chantée a réellement vécu, mais ses traits, sous l'influence de la tradition, se sont ou figés ou embellis (2), en sorte qu'on aboutit à l'évocation d'une Amante impersonnelle, agissant et parlant dans des situations identiques, d'une manière toujours conventionnelle. Il faut enfin se souvenir que l'érudition arabe des VIII^e et IX^e siècles de J. C. a très souvent attribué à Jamîl tous les fragments poétiques renfermant le nom de Buḥayna, sans avoir moyen de vérifier s'il s'agissait bien d'elle ou d'une homonymie célébrée par un autre poète.

Bédouine ou citadine — les traits qui la distinguent sont si flous qu'on ne le sait pas toujours sûrement —, la Belle est représentée comme issue d'une noble famille arabe (3). Elle a été élevée dans la mollesse (d'où l'emploi des mots-clichés tirés de la racine *NEM* : *na'alm*, *munaa'eam*, etc.) (4). Sa famille est riche ; elle-même n'est pas astreinte à des travaux serviles, dès l'aurore.

(1) Voir ci-dessus, p. 89.

(2) Cf. dans *Ag.*, I, 219 lig. 8 et 216 lig. 7, une remarque faite sur une beauté un peu trop arrangée par 'Umar ; cf. aussi *IQ.*, 822, sur ce qu'était, en fait, la sublime *Azza* chantée par Kutayyir.

(3) Cf. 'Umar, n° 95 v. 8 ; n° 125 v. 5 ; Jamîl, n° 3 v. 3 ; Farazdaq, 466 lig. 6 ; 779 vers le bas. Pour ce trait et les suivants, comparez ceux qui se dégagent de la poésie dite « préislamique » ; cf. Lichtenstädter, 58 suiv.

(4) Cf. Farazdaq, 588 lig. 6 ; 589 lig. 5 ; Kutayyir, I, 72 v. 7 ; Jarîr, 289 lig. 2

Durant que les négresses courtaudes vont et viennent, [ard dans] la matinée, [ces belles] dorment [encore] derrière les tentures du gynécée (1).

Sa toilette lui prend de longs instants, ce qui se concrétise dans le détail suivant :

Quand *Ḥadrâ'* sort du sommeil de la matinée, vêtue d'un *dir'* de soie et d'un *mitraq*, elle demande des cure-dents de *Narḥân* et fait étinceler une bouche fraîche et douce à baiser (2).

Des suivantes (*'atrab*), belles comme l'Elue, se pressent autour d'elle, soumises à tous ses caprices (3). Des esclaves lui font escorte (4) et étendent sur elle des voiles précieux pour la protéger du soleil (5). Elle est jalousement gardée contre les galants (6).

A ces avantages qui font de l'aimée une grande dame à la manière bédouine, s'en ajoutent d'autres de meilleur aloi, mais qui n'inspirent guère les poètes, à savoir : son esprit, sa finesse.

Libre dame des 'Abd Manâf, elle réunit l'agrément de la conversation, de l'intelligence et du corps (7).

La douceur de sa voix et de ses paroles suggèrent, par contre, plus de variations.

Les moines de *Madyan* et ceux que je revois, pleurant, accroupis, par crainte du Châtiment,

S'ils entendaient sa parole comme moi, tomberaient, devant 'Azzâ, prosternés ou agenouillés (8).

Si 'Umm al-Walîd prodiguait ses paroles aux chamois du *Raḍwa*, ils approcheraient,

(1) Farazdaq, 552 lig. 4. Cf. *id.*, 458 lig. 2, Kutayyir, I, 196, v. 1.

(2) Farazdaq, 551 lig. 5. Cf. 553 lig. 1, 2.

(3) Détail très fréquent chez 'Umar ; cf. Jamîl, n° 101 v. 12 ; Jarîr, 305 vers le bas ; Farazdaq, 354 lig. 1-4 ; D Rum, n° 9 v. 4.

(4) Cf. Jarîr, 589 lig. 5.

(5) Cf. Jamîl, n° 101 v. 13.

(6) Cf. Farazdaq, 553 lig. 5-7 ; Jarîr, 152 vers le bas.

(7) 'Umar, n° 95 v. 8. Cf. *ibid.*, n° 97 v. 8.

(8) Kutayyir, I, 65 v. 5, 6.

descendraient vers elle des pentes de Dars et d'Aïla, même si le veneur excitait contre eux [sa meute] (1).

Parfois, la Dame est représentée comme l'inspiratrice du poète. J'ai composé, sur mon amour et ma passion pour vous, de beaux vers dont la renommée s'étend (2).

Si ma parole n'a pas ton agrément, apprends au souffle du vent, ô Butaina, comment je dois parler (3).

Il ne semble pas possible de soutenir qu'à l'époque umayyade, la femme décente et chaste, qui sera le type idéal chanté par les poètes 'abbâsides, est bien celui qu'on imagine le plus volontiers. On pourrait, il est vrai, invoquer une tirade comme la suivante (4) :

Elles sont affectueuses envers leurs époux, quand ils sont ensemble : quand ces derniers partent [à la guerre], elles sont réservées.

Hostiles quand ce qu'on dit choque la pudeur, elles sont accueillantes à parole honnête et sans artifice.

Ce qu'elles expriment, quand elles se rencontrent, semble être un secret [tant elles parlent doucement].

Sages, elles ne sont point de celles qui, le matin, ont de la poussière aux pans [de leurs vêtements], recueillie sur les routes [où elles ont rôdé la nuit].

Mais, le plus souvent, ces développements, au surplus assez rares, se réduisent à des touches rapides (5). L'intérêt se concentre ailleurs.

Il se fixe d'abord sur ce sujet d'éternelle déception que l'Amant découvre chez sa Dame. Celle-ci, il le reconnaît, s'est trouvée dans l'impossibilité de donner le bonheur (6). Mais, le plus souvent,

- (1) Kutayyir, I, 99 v. 11, 12. Cf. 'Umar, n° 97 v. 4; D Rumm, n° 25 v. 17. Autres variations sur « son parler doux comme le miel », chez Farazdaq, 552 lig. 1; Jarir, 89 en bas. Voir aussi Jamil, n° 54 v. 5 (ses paroles s'égrenent comme des perles).
- (2) Autre sens possible : dont il serait long de parler.
- (3) Jamil, n° 92 v. 2, 3. Cf. Ahwas, 46, IV, 298 lig. 6.
- (4) Farazdaq, 466.
- (5) Cf. *ibid.*, 551 en bas; Kutayyir, I, 180 v. 20; I, 168 v. 18, 19; R Rumm, n° 1; v. 23; n° 69 v. 5.
- (6) On reviendra sur ce thème.

la femme est la cause même de ses tourments, par sa froideur et son indifférence.

De peu de prix pour toi sont les épreuves subies par mes mortures, mes courses dans les déserts craquant [sous le soleil], des jours passés, sur des chamelles, dont les simoun semblaient un souffle de feu (1).

Souvent, elle nous est même représentée se riant du chagrin que son charme a fait naître.

A Mayya, je me suis plaint d'aimer, pour qu'elle me récompensât de ma passion. « Tu badines seulement ! » me dit-elle, par éloignement et coquetterie, bien qu'elle vît l'amour profond presque consumer mon corps (2).

Elle promet. Toutefois

Quand [les belles] t'assurent d'une faveur, elles manquent à leur promesse... (3).

Elle possède l'art de toujours tenir en haleine sans cependant jamais rien accorder.

Nul refus, (*buhi*) en sorte que celui-ci fût désespérer de toi. Nul don (*jîd*) en sorte que ce don donnât profit sur toi (4).

Ajoutons à ces traits, quelques développements sur l'instabilité du caractère féminin trop enclin à écouter les méchants (*kaših*, *wāšī*) et à rompre des liens sacrés, sur leur conseil (5) ; notons aussi quelques formules sur la perfidie dans le goût suivant :

...les belles, même si elles se donnent, sont traîtresses (6).

- (1) Jarir, 190 lig. 7, 8. Cf. *ibid.*, 107 lig. 3; 116 lig. 2 du bas; 333 vers le bas; Jamil, n° 27 v. 1, 28, 29; Qais, 46, IX, 202 lig. 13, 15; Kutayyir, I, 48 v. 11, 12; 'Umar, 46, I, 205 lig. 8; 206 lig. 6.
- (2) D Rumm, n° 10 v. 36, 37. Cf. Jarir, 283 lig. 8 du bas.
- (3) Jarir, 570 lig. 7. Cf. *ibid.*, 190 lig. 5; 341 lig. 6; 412 lig. 7-9; 559 lig. 6; Kutayyir, I, 177 v. 11; Qais, 46, IX, 199 lig. 14, 15.
- (4) Jarir, 160 lig. 1. Cf. *ibid.*, 277 lig. 8; 503 lig. 3; Jamil, n° 27 v. 7-9; n° 68 v. 18, 14; n° 117 v. 9; Kutayyir, I, 108 v. 3, 4; Farazdaq, 676 lig. 10.
- (5) Cf. Farazdaq, 256 lig. 4; Jamil, n° 107 v. 11; n° 118; Jarir, 170 lig. 8.
- (6) 'Umar, n° 5 v. 15. Cf. Jarir, 197 lig. 8; 227 lig. 3, 4; 289 lig. 3; 360 lig. 2; 594 lig. 9; Kutayyir, I, 265 v. 15, 16.

et l'on aboutit à une formule comme celle de Jarîr qui condense en un vers l'essentiel des thèmes dont on vient de parler :

Elles unissent le refus (*buḫl*), le serment non tenu, à la beauté, et à la coquetterie (*ṭalāḏ*), apparence trompeuse (*ḡaswîr*).

La poésie umayyade ne nous représente cependant point toujours la femme sous l'aspect d'une créature capricieuse, légère et sans pitié. Très souvent, on lui retire ses allures de félin. Alors, on la voit se départir de ses poses conventionnelles, devenir simplement humaine, parfois charmante. Elle représente

Celle que mine l'amour et qu'éprouve l'affliction (1).

Elle n'a plus ses grands airs de prude offensée. A son ami qu'elle aperçoit, elle signifie par geste qu'elle veut le voir (2) ; elle lui fixe des rendez-vous (3). Elle s'inquiète de sa froidueur et de sa séparation.

Elle dit, tandis que ses yeux versent des larmes coulant en filets sur ses joues :

« N'es-tu pas celui qui, à mon regard, est le plus doux de ceux qui vont sur terre. Tu es le souci pour moi, en ce monde, et le souvenir.

Quelque chose que de nous tu désires, elle t'est un droit, auprès de nous, sache-le !

Est-ce par colère contre moi que tu t'éloignes ? Puisses-tu suivre mes funérailles et voir ma tombe ! (4).

Elle n'hésiterait pas à lui donner des gages de son amour (5). S'il doit venir, elle redoute les périls auxquels il s'expose (6), prend en pitié le chagrin qu'elle a causé (7). En l'absence de l'Amant,

(1) 'Umar, n° 155 v. 12.

(2) Cf. Farrazdaq, 554 lig. 1.

(3) Cf. Jarîr, 479 lig. 3 ; 598 lig. 2 ; 'Umar, n° 23 v. 7-10 ; n° 28 v. 9 ; n° 176 v. 3-4 ; 'Arjî, *Ag.*, I, 388.

(4) 'Umar, n° 20 v. 1-4. Cf. *ibid.*, n° 47 v. 11-14 ; n° 42 v. 3-7 ; n° 23 v. 16 suiv. ; Jamîl, n° 75 v. 6.

(5) Cf. 'Umar, n° 171 v. 5 ; n° 42 v. 8.

(6) Cf. Jamîl, n° 50 v. 4, 11 suiv. ; 'Umar, n° 1 v. 80 ; n° 13 v. 13.

(7) Cf. 'Umar, n° 8 v. 6, 7.

(1) ou lorsqu'est venue la séparation, elle verse des larmes (2). Chez 'Umar ibn Abî Rabî'a, on la voit souvent enfin laissant éclater sa jalousie :

Elle dit et manifeste sa froidure : Tu es perdu d'amour (*sabûn muṭayyannun*) et pourtant tout le monde de toi réclame une excuse.

Tu es las de celle qui t'aime ; tu cherches le nouveau en amour ; tu t'abandonnes aux désirs, prodiguant feinte tendresse et protestations vaines (3).

Mais peut-être s'agit-il alors non d'un thème général, mais de la notation d'une situation réelle et particulière.

À l'inverse de ce qui existe pour la représentation morale de l'Amante, le type idéal de la femme, au physique, est parfaitement défini et cohérent, fixé en un canon dont les différentes parties se laissent dégager avec précision.

On relève d'abord un certain nombre de mots-clichés qui désignent, à l'origine, un trait particulier du physique féminin. Ces termes semblent faire image ; ils servent en tout cas de noyau, si l'on peut dire, au thème développé. Tels sont (4) : *ḡal* (pl. de *ḡalḡal*) « [dames au] clair visage » ; — *ḡawānī* (pl. de *ḡānīḡa*) « qui peuvent se passer d'atours » ; — *ḡafra* (pl. *ḡifār* et *ḡafraḡal*) « pudique » ; — *ḡisān* (pl. de *ḡasan*) « belles » ; — *ḡād* (pl. de *ḡawād*) « jeune fille à la taille souple » ; — *ḡarīda* (pl. *ḡarīḡid*), *ḡarīḡid* (pl. *ḡurūd*, *ḡurrad*) « vierge pudique » ; — *ḡānisa* (pl. *'awānīs*) « affectueuse, de douce société » ; *ḡalīl*, *ḡulla* « aimée » ; — *ḡabīb*, rarement *ḡabībqa* (5) « aimée, amie » ; — *ḡurra* pl. *ḡarār* « [dame] libre », etc.

C'est seulement par exception qu'on trouve chez les poètes

(1) Cf. 'Umar, n° 158 v. 9, 10.

(2) Cf. 'Umar, n° 11 v. 11 ; Jamîl, n° 99 v. 12 ; n° 100 v. 5, 9 ; Jarîr, 105 lig. 5 ; 298 vers le bas ; 'Arjî, *Ag.*, I, 890 lig. 6 ; *Kuḡayyir*, I, 148.

(3) 'Umar, n° 8 v. 5, 6. Cf. *ibid.*, n° 48. v. 14 ; Jamîl, n° 74 v. 4, 5.

(4) On donnera en premier lieu la forme (sing. ou pl.) qui se rencontre le plus fréquemment dans les textes. Cf. *Lichtentstädter*, 79 en bas ; 90, sur les mots-clichés dans la poésie préislamique.

(5) Voir ci-dessus, p. 94, note 9.

umayyades une description développée de l'Amante (1). En règle générale, on se borne à évoquer celle-ci par quelques touches somnolentes, quelques comparaisons. C'est donc par un groupement factice qu'on tentera, au moyen d'éléments dispersés, de reconstituer une statue dont les diverses parties ne furent presque jamais rassemblées.

Disons d'abord que la Dame incarnée, au physique, un idéal purement bédouin. Elle se lève tard, vit dans la mollesse, se nourrit bien, on l'a vu (2). C'est là, en somme, tout ce qu'un Scénite peut rêver pour celle qu'il chérit (3), dans un pays où la lutte contre la faim et la nature conditionne toute l'activité humaine. Bel exemple aussi d'un idéal littéraire en complète contradiction avec la réalité. L'Amante doit être, avant tout, une créature plantureuse dont on ne sent pas l'ossature (*jammu l-'idāmi*) (4).

Elle doit être jeune aussi, mais cela, on ne le dit nulle part expressément. On le devine seulement. Elle est aussi d'une incomparable beauté.

O ! Umm Harza, point n'est vue pareille à vous parmi celles qui vont au Nejd ou au Ghât.

Les moines de Madyan, s'ils te voyaient, viendraient à toi ainsi que le chamois des hautes cimes (5).

Jusqu'ici nous restons cependant aux limites les plus vagues du général.

On commence à trouver plus de précision au portrait (6), quand les poètes usent de comparaisons : la belle ressemble à une gazelle,

(1) Cf. 'Umar, n° 2 v. 7-14; D Rūm, n° 1 v. 11-21; n° 52 v. 14-19.

(2) Voir ci-dessus p. 98.

(3) Cf. Farazdaq, 472, une satire où il est dit : « Maigneur pour les femmes libres est déshonneur ! ».

(4) Cf. 'Umar, n° 37 v. 3. Sur le sens de l'expression, cf. Ag, I, 197 lig. 7, et la glose de l'éditeur.

(5) Kutayyir, I, 240, pièce 68 : remarquer l'emploi du cliché à partir du mot 'asim « chamois » déjà rencontré ailleurs (cf. ci-dessus, p. 87). Exemples de ce thème n° 75 v. 4; Jarir, 386 lig. 5; 594 lig. 6.

(6) Les traits qui suivent sont à rapprocher de ceux que fournit le poète dit « préislamique ». Cf. Lichtenstädter, 58 suiv.

à une statue, à un astre, etc. En réalité, c'est seulement une partie de son corps, une de ses attitudes qui suggère une telle comparaison. Ainsi, son clair visage fera songer à l'éclat de la lune; sa démarche glissée évoquera l'allure d'un serpent. Ces comparaisons ne se trouvent pas avec la même fréquence. La plus usuelle est celle d'une gazelle.

[Celle-ci] est semblable à Mayya quant aux flancs, au col, aux yeux, mais Mayya est plus belle... (1).

Dans ce vers se trouvent rassemblés les trois éléments physiques formant le point de départ d'un parallèle avec cet animal (2); le plus souvent d'ailleurs, pour mettre l'accent sur la douceur du regard, on représente la gazelle surveillant le faon qui l'accompagne, le suivant dans ses ébats (3).

Une autre comparaison fréquente, ayant le même point de départ et le même développement, est celle avec l'oryx (*mahā, baqar wahšī*) ou antilope à sabres (4). Assez rare, au contraire, est celle avec une jeune chamelle blanche (5) ou un serpent (6).

Assez souvent aussi, la Dame se trouve éveiller l'idée d'une perle (par suite quelquefois d'une pointe sur le mot *ḥarīda* qui signifie « perle » et aussi « vierge ») (7). Parfois aussi sa taille, par sa perfection, fait songer à une statue (*dūmīya* pl. *dumā*, plus rarement *ṭimīl* pl. *lanāṭīl* ou *šūra* pl. *šūwar*) (8).

Enfin, l'éclat de son visage amène des comparaisons avec un

(1) D Rūm, n° 10 v. 15.

(2) Ex. de comparaison avec la gazelle, chez Kunnasī, 2 v. 2; 'Umar, Ag, I, 168 lig. 1, 2; I, 199 lig. 8; Jarir, n° 81 v. 8; n° 103 v. 1; Farazdaq, 858 en vers; R Rūm, n° 24 v. 7-10.

(3) Cf. 'Umar, n° 1 v. 39; n° 55 v. 6-8; Jarir, 479 lig. 2-3; 538 lig. 6-8; Farazdaq, 638, lig. 4.

(4) Cf. 'Umar, n° 8 v. 1-3; Farazdaq, 551 lig. 7; Kutayyir, I, 120, v. 20, dans les textes consultés.

(5) Cf. 'Umar, Ag, I, 208 lig. 1; 142 lig. 3. Comparaison suggérée, rappelons-le, par la démarche.

(7) Cf. 'Umar, n° 18 v. 4; n° 27 v. 3, 10. Cf. comparaisons avec le mot *dūmīya* « perle » chez Jarir, 386 lig. 6; Farazdaq, 598 lig. 5, 6; 'Umar, n° 12 v. 10; 'Umar, n° 125 v. 4.

(8) Cf. 'Umar, n° 19 v. 9; n° 49 v. 6; n° 115 v. 4; Farazdaq, 202 vers le bas; 354; 835 vers le bas.

nuage où brille l'éclair (*gamāna, muzna*) (1), ou encore avec le soleil, la lune (2), les étoiles (3), les lampes d'une église (4).

Quelle qu'ait été, pour les Arabes, la force évocatrice de ces comparaisons, elle a dû leur paraître insuffisante, puisque les poètes ne se sont pas bornés à noter ces similitudes et qu'ils ont précisé, par ailleurs, les traits de celle qu'ils chantent (5).

La Dame est représentée — encore un défi à la réalité ! — comme ayant l'épiderme d'une incroyable sensibilité. Qu'une fourmi (*darra*) se glisse entre sa tunique et son corps, et celui-ci en portera la trace (6).

Son visage est d'une étonnante clarté (d'où les clichés contenant des dérivés de la racine *B Y D* « être blanc, éclatant de blancheur ») (7). L'éclat en est accru par la chevelure noire (8), fournie (*atf*), dont les longues boucles pendent sur ses épaules à l'heure du coucher (9).

Des mots-clichés s'appliquant à un aspect des yeux (et désignant aussi la personne) se trouvent en petit nombre. Tels sont : *hawrā'* pl. *hār* « dont la prunelle noire contraste avec le blanc pur de la cornée » (10) ; — *ʿin* (pl. de *'airā'*) « dont l'œil est grand » ; — *nūj* (pl. de *naǰīd'*) « dont l'œil est grand et beau » ; tels sont aussi des dérivés de la racine *M R D* « être languissant ».

Les poètes insistent beaucoup sur la beauté des yeux (11) et,

(1) Cf. 'Umar, n° 89 v. 13 ; n° 68 v. 8 ; n° 87 v. 3 ; Jamīl, n° 10 v. 2 ; Farazdaq, 598 lig. 6 ; Jarīr, 384 lig. 2 ; 386 lig. 6.

(2) Cf. 'Umar, n° 11 v. 10 ; n° 12 v. 7 ; n° 10 v. 7 ; n° 30 v. 11, 13 ; etc. ; Jarīr, 458 ; Kutayyir, I, 156 v. 2 ; 196 v. 1 ; Wālid, n° 77 ; D Rūm, n° 24 v. 11.

(3) Cf. Jamīl, n° 57 v. 13.

(4) Cf. 'Umar, n° 77, v. 4.

(5) Les détails qui vont suivre sont à rapprocher du « canon » fourni par la poésie dite « préislamique ». Cf. Liechtenstädter, 43-48.

(6) C'est la forme que prend ce thème. Cf. 'Umar, n° 8 v. 5 ; n° 13 v. 6 ; Jamīl, n° 108 v. 3, 4 ; Kutayyir, I, 200 v. 10.

(7) Cf. 'Umar, n° 125 v. 4 ; Jarīr, 259 lig. 2 ; Kutayyir, I, 71 v. 6 ; 92 v. 6 ; 130, v. 20 ; Farazdaq, 404 lig. 7.

(8) Une chevelure rousse est blâmée. Cf. Farazdaq, 212.

(9) Cf. 'Umar, n° 13 v. 10 ; D Rūm, n° 46 v. 16 ; Farazdaq, 428 vers le bas ; 453

Fig. 8. Sur l'opposition du visage clair et des cheveux noirs, voir Farazdaq, 854.

(10) D'où notre mot « houri », par l'intermédiaire du persan. Cf. *EI*, II, 358 b.

(11) Cf. 'Umar, n° 155 v. 8 ; Farazdaq, 428 vers le bas.

en particulier, sur leur douceur, leur expression de léger effroi (1) qui, on l'a vu, fait constamment songer au regard d'une gazelle ou, parfois, d'un oryx (2). Ces yeux sont redoutables, ils « sont la magie [même] » (3). L'antithèse entre le charme languissant du regard féminin et le mal qu'il cause au cœur de l'Amant, a suggéré un thème des plus prisés :

Il semble que les cœurs des hommes, quand ils voient les yeux des femmes, soient des cibles pour les flèches de ceux-ci (4).

Autour de cette comparaison rebattue se développeront des variations pleines de précision : l'œil est un arc qui tue sans flèche, qui tue plus sûrement que le plus habile archer, qui tue sans que ses dards laissent de trace (5). On aime à représenter la Femme comme une sorte de chasseresse :

Quand elles enduisent de collyre des yeux éveillés, elles empennent des traits destinés à chasser les soupçonnants (6).

Souvent enfin, pour compléter ces drôleries, on joue sur l'idée suivante :

Elle a tué un être (*naǰ/s*) bien qu'il fût innocent [et pourtant] elle n'est point passible du talion et nul ne peut le lui imposer (7).

De la joue, un trait est retenu avec fréquence. Son aspect lisse, d'où le cliché : *hadd 'asīl* qui rend ce sens (8). Il est évident que la comparaison avec une rose ne peut se présenter à l'esprit d'un Bédouin.

(1) Cf. 'Umar, n° 28 v. 1 ; Jarīr, 595 lig. 10.

(2) Cf. 'Umar, n° 37 v. 8, 10 ; Jamīl, n° 1 ; n° 27 v. 25 ; n° 18 v. 8 ; Farazdaq, 779 lig. 9 ; Jarīr, 552 ; 'Arīf, *Ag*, I, 389 lig. 5 ; D Rūm, n° 52 v. 17.

(3) D Rūm, n° 58 v. 17 ; cf. *ibid.*, n° 24 v. 12.

(4) Farazdaq, *Ag*, I, 47 lig. 3 ; 48 lig. 5 ; *Dirw.*, 488.

(5) Cf. Farazdaq, 660 en bas ; 779 lig. 3 ; Jamīl, n° 24 v. 2 ; n° 88 v. 1-4 ; n° 98 v. 1 ; Jarīr, 89 lig. 2 ; 100 lig. 4 ; Kutayyir, I, 81 v. 21.

(6) Jarīr, 158 lig. 5. Cf. *ibid.*, 521 lig. 10. Farazdaq, 613 lig. 2 ; Jamīl, n° 98 v. 2. (7) Kutayyir, I, 73 v. 10. Cf. Farazdaq, 678 lig. 8 ; 778 lig. 12 suiv. ; 780 lig. 4. A rapprocher de Kutayyir, I, 113 v. 11 (elle a tué et devrait subir le talion) ; Jarīr, 158 lig. 2 du bas ; 254 (elle a tué sans crainte du talion).

(8) Cf. 'Arīf, *Ag*, I, 397 lig. 3 ; 'Umar, n° 2 v. 10 ; D Rūm, n° 5 v. 28. A rapprocher, pour l'idée, de Jarīr, 413 lign. 5. Noter chez Kūmāit, 2 v. 2, l'épithète *waddā'at* « éclatantes ».

A côté des mots propres pour désigner la bouche, les poètes usent beaucoup de *laqr* « rangée des dents incisives » ; — *mabsim*

« emplacement du sourire » ; — *qū ušur* « [bouche] ayant [des dents] de forme fine, aiguë » ; — *muqabbal* « emplacement du baiser ». Par métonymie, des clichés comme : *šatīl* « espacée », en parlant de la dentition ; — *qurr al-ḥanāqā* « aux canines éclatantes » ; — *ʿaḡb al-ḥanāqā* « aux agréables canines » ; — *masqūl al-ʿamarīd* « aux molaires soignées », peuvent aussi désigner la bouche ainsi que la personne dont les dents présentent ces particularités.

La lèvre n'est pas rose, mais légèrement teintée de brun (1) ; la saveur en est délicieuse (*ʿaḡb*).

Les dents ne doivent être ni rapprochées, ni courtes (2), mais un peu espacées, fines et bien rangées. Leur blancheur les fait comparer à des grelons (3) ou à des fleurs de camomille (4). Les soigner est, on l'a vu, signe d'opulence (5).

Les poètes ne se lassent naturellement pas de célébrer la saveur des lèvres aimées et leur fraîcheur.

Il semble que sa bouche, à qui la surprend, soit endormie, soit veillant la nuit,

ait le goût du miel clair et compact de Darwa, mêlé à l'eau du désert de [la vallée de] Arim (6).

Mais cette comparaison, qui rappelle le *Cantique des Cantiques* (IV, 11), est loin d'être aussi fréquente que celle-ci :

Sa bouche (*muqabbal*) a douce saveur (*ʿaḡb*) ; il semble que son goût soit celui d'un vin

mêlé d'ambre pilé et de girofle y ajoutant leur arôme (7).

(1) Cf. D Rumm, n° 1 v. 19 ; n° 25 v. 16 (les premiers hémistiches sont identiques) ; Kutāyīr, II, 108, v. 13.

(2) Cf. le trait de Jamīl, n° 101 v. 12.

(3) Cf. ʿUmar, n° 1 v. 38 ; n° 10 v. 6 ; n° 11 v. 5 ; Farazdaq, 678 lig. 11 ; Jamīl, 551 lig. 8.

(4) Cf. ʿUmar, n° 1 v. 38 ; n° 11 v. 5 ; n° 13 v. 9 ; n° 77 v. 2 ; D Rumm, n° 24 v. 3 ; Arīf, 46, I, 397 lig. 4.

(5) Voir ci-dessus p. 90. Cf. Farazdaq, 618 lig. 11 ; Jarīr, 551 lig. 8 ; D Rumm, n° 10 v. 22.

(6) Kutāyīr, II, 65 v. 1. Cf. ʿUmar, n° 37 v. 5.

(7) ʿUmar, n° 39 v. 9, 10. Cf. *ibid.*, n° 87 v. 4 ; n° 11 v. 6, 8 ; Walīd, n° 9 v. 3, 4 ; Farazdaq, 554 lig. 8 ; 628 lig. 8 ; Jamīl, n° 63 v. 3, 4 ; D Rumm, n° 10 v. 22, 23. On songe, ici, encore au *Cantique des Cantiques*, VII, 10.

La nuque est souple (mot-cliché tiré de la racine *Ġ Y D* « être flexible »). On la compare constamment au col d'une gazelle (1). La gorge (*labba*) est d'une éblouissante blancheur (2) ; les seins bien formés (d'où le mot-cliché *kāʾīb* donné à la jeune femme) font songer à un jeune faon (3), ce qui est encore à rapprocher du *Cantique des Cantiques* (IV, 5, VII, 4).

Les thèmes sur la taille, les hanches, la croupe se superposent le plus souvent. Les poètes sont, en effet, constamment préoccupés de faire sentir le contraste entre ces différentes parties du corps. La première doit être élancée et souple « comme une lance » (4) une « branche de saule » (5), un « tamarix gémissant au vent » (6) ; elle doit être si mince que la ceinture (*wiṣāh, muwaššāh*) demeure flottante (7). Les hanches et la croupe s'évasent au contraire en formes amples et somptueuses (8) ; cela suggère l'idée — grotesque pour un Occidental — d'une dune ayant une large base (*naḡd, di's*) surmontée d'une lance (9) ou bien encore inspire des vers dans le goût de ceux-ci :

Svelte de taille, aux hanches larges... elle manque de se briser tant est lourde sa croupe (10)

Lourde est sa croupe, [aussi ma bien-aimée] se dresse-t-elle avec lenteur et marche de la manière [mal assurée] d'un homme ivre (11).

(1) Cf. Jamīl, n° 1 v. 1 ; n° 81 v. 8 ; Farazdaq, 779 lig. 9 ; Arīf, 46, I, 397 lig. 4 ; D Rumm, n° 52 v. 10. Ce dernier lui a-collé souvent l'épithète de *buṛrīqa* « éblouissante » ; cf. *ibid.*, n° 1 v. 11.

(2) Cf. D Rumm, n° 1 v. 11 ; n° 24 v. 14 ; Jamīl, n° 27 v. 25 (compare la gorge à un marbre blanc) ; Kutāyīr, I, 238 v. 6 (compare la gorge à « un nuage blanc qui fugure »).

(3) Cf. ʿUmar, n° 89 v. 15.

(4) D Rumm, n° 14 v. 19 ; Jamīl, n° 81 v. 8.

(5) Qais, 46, IX, 195 lig. 9. Cf. ʿUmar, n° 87 v. 5.

(6) Kutāyīr, I, 154 v. 7.

(7) Cf. ʿUmar, n° 77 v. 5 ; Farazdaq, 618 lig. 3 et Walīd, n° 13 v. 2 (avec le cliché *gawāḍ-ḥakīkūh*) ; Kutāyīr, I, 154 v. 9 ; D Rumm, n° 20 v. 7.

(8) Cf. Jarīr, 409 en bas ; 538 en bas ; ʿUmar, n° 50 v. 11.

(9) Cf. Jamīl, n° 81 v. 7 ; ʿUmar, n° 133 v. 7. À rapprocher de D Rumm, n° 52 v. 14 et n° 64 v. 12 où se trouve opposé le flottement de la ceinture autour de la taille à l'ampleur des hanches.

(10) ʿUmar, n° 5 v. 12. Cf. *ibid.*, n° 10 v. 5 ; n° 16 v. 1.

(11) ʿUmar, n° 113 v. 6. Cf. *ibid.*, n° 39 v. 12 ; n° 41 v. 8 ; Jamīl, n° 87 v. 9.

Les bras sont, eux aussi, décrits comme ronds et bien faits (1). Les doigts sont teints au henné (*muḡāddāb*) (2) et sont tendres (*raḡs*) (3). Ce trait est évidemment destiné, lui encore, à prouver la vie douce que mène cette Dame. De même, la cuisse et la jambe sont grasses ; un trait, toujours identique, le fait penser : les péris-célides des chevilles ensèrent celles-ci étroitement, d'où les clichés *ṣamūt al-burā*, *ṣamūt al-ḡalḡal* « [dame dont] les péris-célides sont silencieuses » (4).

On vient de voir que cette Vénus callipyge, alourdie par la somptuosité de ses formes, marche avec lenteur, d'une manière mal assurée (5). Souvent aussi, on nous la représente s'avancant « à pas menus » (*qaṭīf*) (6), « sans hâte » (*tanṣī l-ḡawāinā*) (7), en se déhanchant (8). Traits pour marquer le charme sensuel qui se dégage de cette femme ? Pour insister, au contraire, sur le maintien dû à son rang ? Peut-être les deux à la fois.

La même idée s'impose à l'esprit quand on relève les traits — sommaires et peu nombreux — par lesquels le poète note certains détails du vêtement (9), de la parure (10), certains parfums considérés à la fois comme précieux et enivrants (11).

- (1) Cf. 'Umar, n° 8 v. 3; Jarīr, 539.
- (2) Cf. 'Umar, n° 13 v. 11; Jarīr, 570 vers le bas; Kumāit, 27 v. 2; D. Rūm, n° 64 v. 12. Cf. un épigramme de Jarīr, 73 en bas, contre une femme dont les doigts ne sont pas teints.
- (3) Cf. 'Umar, n° 13 v. 11; Jarīr, 570 vers le bas.
- (4) Cf. 'Umar, n° 5 v. 11; n° 41 v. 7; n° 74 v. 15; Jarīr, 293 en bas; 539; Kutayyir, I, 154 v. 9.
- (5) Voir ci-dessus p. 109 et ajouter Kutayyir, I, 196 v. 2.
- (6) D. Rūm, n° 2 v. 3; n° 69 v. 5.
- (7) Cf. Jarīr, 570 lig. 10 (et aussi lig. 6); 539 lig. 2; 'Umar, 46, I, 103 lig. 3.
- (8) Cf. Jamīl, n° 27 v. 26; Farazdaq, 688 lig. 6; D. Rūm, n° 14 v. 7; 'Umar, 46, I, 103 lig. 8; 142 lig. 5; I, 208 lig. 1.
- (9) Cf. Farazdaq, 381 lig. 5; 553 lig. 4; Jarīr, 538 en bas; 'Arīf, 46, I, 894; Kutayyir, I, 69 v. 3. Cf. *Nasīb*, 46.
- (10) Cf. 'Umar, n° 24 v. 6, 7; D. Rūm, n° 10 v. 21. Cf. *Nasīb*, 49 en bas.
- (11) Cf. Jarīr, 388 lig. 2; 526 lig. 9; Farazdaq, 259 lig. 5. Cf. *Nasīb*, 51.

THÈMES RELATIFS A LA RENCONTRE DE L'AMANT ET DE L'AMANTE

Il est permis, tout d'abord, de se demander jusqu'à quel point le développement de ces thèmes correspond à une réalité. Tant qu'il s'agit des prologues des *qaṣīda* (*nasīb*), le doute est possible. Il n'y a, au contraire, aucune bonne raison de suspecter l'existence des aventures amoureuses rapportées par des Erotiques comme al-'Arīf ou 'Umar ibn Abī Rabi'a. Or doit simplement remarquer que ces aventures sont constamment arrangées, stylisées, mises en accord avec la tradition littéraire (1).

Le lieu de rendez-vous (*maṭlis*) est presque partout (2) un repli « des dunes aux pentes molles... derrière les tentes » (3). Un esclave ou une esclave envoyé par l'Amant ou par l'Amante à préparer les détails de la rencontre (4). Le séducteur connaît les périls qui le menacent : il vient donc armé, décidé à se défendre contre ceux qui tenteraient de l'arrêter ou de le poursuivre (5). Le crépuscule arrivé, il se rapproche du campement de la belle et se cache.

Quand je ne perçus plus de bruit venant du campement, que se furent éteints les lampes et les feux allumés pour le repas du soir, quand eut disparu la lune blafarde (text. : petite) dont j'attends la disparition, quand les pâtres eurent ramené [les troupeaux] et que les gens qui veillent dormirent profondément, quand je n'entendis plus que des bruits vagues, je m'avancai [glissant] comme un serpent... (6).

- (1) On peut considérer comme typique les récits de ces aventures tels qu'on les trouve chez 'Umar, n° 1 v. 19-49; n° 168; 'Arīf, 46, I, 388-390; Jarīr, 479 lig. 5 suiv. ; *Wahīd*, n° 99; Farazdaq, 259-262.
- (2) Cf. cependant Farazdaq, 259 lig. 5 où la belle accueille son amant dans une maison de la ville. De même, 'Arīf, 46, I, 389 lig. 4, mais moins sûr.
- (3) 'Umar, n° 52 v. 6. Détail confirmé par Burckhardt, III, 61.
- (4) Cf. 'Umar, 46, I, 135 lig. 1; 140 lig. 6, 7; *ib.*, n° 81 v. 2; n° 29 v. 7-10; n° 168 v. 1; Farazdaq, 260 lig. 3.
- (5) Cf. 'Umar, n° 1 v. 44; n° 6 v. 10; n° 29 v. 11; Farazdaq, 256 lig. 5; Kutayyir, I, 171, v. 2, 8; Jamīl, n° 48; n° 81 v. 9-14 (le combat est près de s'engager, mais il y a finalement arrangement, ce qui fait songer à l'arrangement péonnière dont parle Burckhardt, III, 201, qui intervient en cas de rapit; cf. la scène inventée dans *Nasīb* VIII, 145, à propos de ces vers); n° 106; n° 138 v. 3.
- (6) 'Umar, n° 1 v. 25-7. Cf. *ib.*, n° 23 v. 12-14; Farazdaq, 427 lig. 3.

La belle est déjà arrivée ou bien se présente, accompagnée de ses suivantes (*'atrab*) qui demeurent ou s'éloignent (1). La conversation s'engage. Parfois, la Dame exprime ses craintes.

Crois-tu que nous te tenions pour peu de chose ? Ne redoutes-tu rien — que le ciel te garde ! — alors qu'autour de moi sont tes ennemis présents ? (2).

Souvent aussi, elle dit ses doutes, sa jalousie (3). Son ami se défend contre ses reproches et le tout s'achève par une réconciliation (4). Puis l'aube apparaît, le chant du coq se fait entendre et l'on se sépare avec la complicité des suivantes (5).

S'il fallait en croire ce que l'Amant-Poète dit de la chasteté de sa Dame, les déclarations — toujours tardives — qu'il fait sur sa propre retenue (6), au cours de la rencontre, on s'en serait tenu, de part et d'autre, à un entretien plein de délices. Dans ses vers, il insiste parfois sur ce point :

Quand nous nous retrouvons, nous fuyons l'immoral (*'ahika*) (7).

A la remarque malicieuse de celui qui lui demanderait comment lui est venue l'expérience manifestée par deux vers comme ceux-ci :

Le parfum du camphre et du muse mêlés puis versés dans du vin relevé de gingembre,
n'est point plus doux, goûté dans l'ensemble, que sa bouche, la nuit ou, si tu veux, à l'heure de la sieste,

le poète répond d'avance, en ajoutant :

Telle est mon hypothèse, car je n'ai jamais goûté le mets de sa bouche, non [jamais], par le Coran révélé ! (8).

(1) Cf. Umar, n° 168 v. 5-10; 'Arij, 46, I, 389 lig. 3 suiv.

(2) Umar, n° 1 v. 30 (exemple assez rare, en poésie, du style parlé).

(3) Voir ci-dessus, p. 40.

(4) Cf. Umar, n° 23 v. 16; n° 45 v. 14-20; n° 120 v. 4-8; Jamil, n° 74 v. 5, 6; le dialogue du n° 27 v. 8-10 est sans doute purement imaginaire et destiné à montrer l'opposition des sentiments de l'Amant et de l'Amante.

(5) Cf. 'Arij, 46, I, 390 lig. 3-5; Farazdaq, 260; Walid, n° 99 v. 4, 5; Umar, n° 1 v. 40 suiv.

(6) Cf. celles prêtées à Jamil dans *Muwassâ*, 45, et à Umar, dans 46, I, 76 et 77 en bas; *Muwassâ*, 60 suiv. (en contradiction avec d'autres où il avoue son libertinage; cf. 46, I, 78 et surtout 153).

(7) Umar, n° 124 v. 6. A rapprocher de Kutayyir, I, 189 v. 16 et de Farazdaq, 792 lig. 5.

(8) Umar, n° 171 v. 6-8. Cf. *ib.*, n° 97 v. 10.

Ce thème doit, de toute évidence, être rapproché de ceux où le poète célèbre la vertu de sa Dame, son indifférence devant sa douleur, ceux aussi qui nous le montrent sous l'aspect d'un soupire humilié, dénué d'exigences. A l'époque umayyade, toutefois, ce thème est conservé uniquement par convention, pour se conformer au modèle de l'amant parfait, celui incarné par le Nahlite Ibn 'Ajlân ou le 'Ujrîte 'Urwa ibn Hizâm (1).

Ne soyons pas dupes un seul instant de la belle opinion que les Erotiques umayyades ont voulu donner d'eux-mêmes. Leur chasteté n'est même pas une pose, c'est un mythe. Ce fait, non douteux quand il s'agit de libertins comme al-'Arij (2), Umar ibn Abî Rabi'a (3), al-Walid (4), n'est guère plus discutabile avec Qais ibn Darîh (5) ou Jamil (6). Tous eussent pu dire comme al-Farazdaq (7) :

Seigneur ! si tu nous absous d'une telle nuit, tous nos péchés, Seigneur, tu nous les pardonneras !

THÈMES SUR LES TOURMENTS DE L'AMOUR

Les thèmes sur les tourments de l'amour se groupent autour de trois idées centrales : (I) l'amour senti, comme une fatalité douloureuse ; — (II) le chagrin de la séparation ; — (III) l'absence, l'émotion du souvenir. Dans les textes, ces trois idées s'enchevêtrent les unes dans les autres, ne peuvent être dissociées qu'en tenant compte de la prévalence de l'une d'elles dans l'ensemble du développement.

(1) Dans la tradition telle qu'elle se trouve fixée au x^e siècle, ces deux amants légendaires sont représentés d'abord mariés à celle qu'ils aiment puis, après plusieurs années, contraints de se séparer d'elle. Cf. Antaki, I, 83 suiv., 90 suiv.

(2) 46, I, 390 lig. 2.

(3) Cf. *Dixân*, n° 6 v. 18-20; n° 16 v. 15; n° 19 v. 8, 10-12; n° 28 v. 26-9; n° 102 v. 16, 18, 19, 22.

(4) Walid, n° 1 v. 1, 2. A rapprocher de Jarir, 461 lig. 6; 570 lig. 12; Farazdaq, 308 vers le bas (absolument ordurier), 427 vers le bas et suiv.; 430 lig. 1, 2; 553 lig. 6, 7; 788 lig. 2, 8; 836 lig. 4, 5.

(5) 46, IX, 199 en bas.

(6) Jamil, n° 20 v. 2; n° 58 v. 12-14.

(7) Farazdaq, 262 lig. 2.

Ces thèmes sont particulièrement conventionnels. Ils doivent être mis en rapport avec certains autres déjà étudiés, comme les thèmes sur la fidélité de l'Amant, sa soumission à la volonté de sa Dame, l'indifférence ou la coquetterie de celle-ci.

I. — Chez les poètes umayyades, l'Amour parfait, calqué sur celui des héros légendaires, se présente déjà comme une convoitise de l'impossible.

Ta recherche d'une chose que-tu n'atteindras pas est folie... (1).

C'est aussi un arrêt du Destin contre lequel il est absurde de s'élever (2), un mal (*sagam*, *dâ*, *marad*) qui s'étend à l'être tout entier (3), contre lequel l'art du médecin ou du sorcier est impuis- sant (4), auprès duquel la mort semble une délivrance (5). Une seule chose, en effet, pourrait faire cesser ce tourment : rejoindre l'aimée, la flechir, or c'est là une chimère. La Dame est insensible aux longs voyages de celui qu'elle a asservi et qu'il accomplit pour la retrouver (6). D'ailleurs, même rejointe — ce qui est fort difficile —, elle n'accorde aucune faveur (et l'on va rencontrer ici le thème de la femme coquette, sans cœur ou perfide) (7). L'Amant vit donc constamment dans le désespoir et se représente dolent, sans force, versant des torrents de larmes (8), rempli par

(1) Jarir, 509 lig. 2 du bas.

(2) Cf. Jamil, n° 82 v. 3, 5; Walkid, n° 90 v. 4, 5; Nusayb, *Ag*, I, 370 lig. 5; Umar n° 41 v. 24; n° 31 v. 9.

(3) Cf. Umar, n° 175 v. 2; Jarir, 479 lig. 4; Qais, *Ag*, IX, 196 lig. 9; Jamil, n° 1 v. 1, 2. A rapprocher du thème : c'est un mal dont on se croit guéri mais qui toujours feu intérieur; cf. Jarir, 359 lig. 8; 570 lig. 1. Souvent, on représente l'amour comme une soif ardente.

(4) Cf. Umar, n° 2 v. 5; Jamil, n° 84 v. 3.

(5) Cf. Umar, n° 175 v. 4; Nusayb, *Ag*, I, 368 lig. 5; Jarir, 488 lig. 5.

(6) Cf. Umar, n° 147 v. 13-16; Farazdaq, 553 en bas; Jarir, 190 lig. 5; D Rumm, n° 8 v. 16-18; n° 10 v. 30 suiv.; n° 11 v. 26-9; n° 18 v. 7 suiv. Souvent le poète fait un parallèle entre ses durs voyages et la vie paisible et molle de celle qu'il chérit; cf. Kutayyir, I, 168 v. 1, 2 frag. 43; Umar, n° 1 v. 12-18.

(7) Voir ci-dessus, p. 101. Sur le thème développé sous forme d'anthèse : Loïn d'elle, je souffre, près d'elle j'éprouve son indifférence, cf. Jarir, 116 lig. 9; 422 lig. 10; 566 lig. 2 du bas; D Rumm, n° 48 v. 11.

(8) Le thème est si souvent repris qu'il est inutile d'indiquer des passages.

l'amertume d'une perpétuelle discordance entre ce qu'il éprouve et ce qu'éprouve sa Dame :

Par Allah ! je ne me suis rapproché qu'elle ne se soit éloignée, ni ne me suis abandonné qu'elle ne se soit refusée !

Engagés dans l'ascension vers l'amour, quand nous fîmes unis, je resserrai mes liens tandis qu'elle les relâcha (1).

A cette source de chagrins, viennent se joindre des démêlés épuisants avec des personnages secondaires, reflets d'êtres réels : les jaloux, les voisins indiscrets, les parents soucieux de préserver l'honneur d'une fille, sœur ou cousine. L'Amant proclame très haut sa discrétion (2) qui apparaît dans le milieu bédouin moins comme une vertu que comme une nécessité. Mais souvent, il se trahit, sa douleur, ses larmes le dénoncent (3). Alors intervient un personnage fictif, une sorte de traître de roman-feuilleton qui, sous des allures amicales, s'ingénie à brouiller les amants, à colporter de l'un à l'autre des traits mensongers. C'est le *wâsi* (pl. *wâsîl*), effroi de ceux qui aiment.

...Allah soit en secours contre le *wâsi* qu'on écoute ! (4).

Prêter l'oreille à ses paroles, c'est se vouer au malheur ; il faut être sourd à ses propos (5), feindre l'indifférence réciproque pour l'abuser (6). Le personnage est le même que celui nommé *kâsîh* (7),

(1) Kutayyir, I, 50 v. 22, 28. Cf. *ib.*, I, 73 v. 11; I, 189 v. 19, 20; Jamil, n° 84 v. 8; Qais, *Ag*, IX, 203 lig. 13. Cette discordance est notée de différentes manières; cf. Jarir, 190 lig. 6 (l'Amant veille tandis que sa Dame est endormie); Jamil, n° 107 v. 11 (elle a écouté les conseils de sagesse, lui non); Umar, n° 91 v. 9; n° 109 v. 6; Jarir, 147 lig. 4; Qais, *Ag*, IX, 193 lig. 20 (il a manqué l'Amante de ses traits, tandis qu'elle l'a transcendé de ses fleches; Voir ci-dessus, p. 44).

(2) Voir ci-dessus, p. 96.

(3) Cf. Jarir, 108 lig. 5, 7; 594 lig. 10-12; Nusayb, *Ag*, I, 358 en bas; 374 en bas; Jamil, n° 50 v. 3-15 (Conseils d'une belle à son amant pour qu'il se surveille davan- tage).

(4) Qais, *Ag*, IX, 192 lig. 8.

(5) Cf. Qais, *Ag*, IX, 191 vers le bas; Kutayyir, I, 185 lig. 9; II, 174 v. 2-5; Jamil, n° 27 v. 15-16; n° 50 v. 3-15; Jarir, 300 en bas; Nusayb, *Ag*, I, 375 vers le bas; Umar, n° 65 v. 1-4.

(6) Voir ci-dessus p. 96 et suiv. Cf. Jamil, n° 39 (indifférence réciproque et simulée des deux amants; texte douteux quant à la date); Jarir, 341 lig. 7 (l'Amante au contraire de l'Amant, a écarté le *wâsi*).

(7) Le mot apparaît comme épithète de *wâsi* dans Umar, n° 88 v. 2; Tuas obéi aux *wâsi* haineux (*kâsîhîna*), or quiconque obéit à la parole du *wâsi* grince des dents et repentir.

mais ce dernier mot souligne l'idée de haine secrète nourrie par lui contre les amants et le poussant à les surveiller (1). Ce n'est plus, en conséquence, qu'un homonyme du personnage appelé *raqib* qui apparaît rarement dans la poésie de cette époque (2), à l'inverse de ce qui se produira plus tard.

L'Amant-Poète n'est pas le dernier à reconnaître combien persévérer dans sa passion est insensé. D'où ce thème, en contradiction avec sa fidélité exemplaire, où il s'exhorte à l'oubli (3). Le plus souvent, toutefois, ce rappel au bon sens lui est adressé par un personnage qui tend à devenir fictif et qui est, à l'origine, un parent, un ami de l'un ou l'autre sexe (4). On le nomme *lâ'im* (pl. *luwwam*) ou encore *âqil* (pl. *uqâqil*), au féminin *âqila* (pl. *awâqil*). Le langage tenu par lui est empreint d'une sollicitude évidente, mais terre à terre, qui contraste avec l'exaltation de l'Amant.

Ressais-toi ! [D'autres] amants ont recouvert leur raison ! Ils ont cessé d'aimer ! Les malheurs forment les hommes !

Tue son amour ! Fais de son ancienne liaison, de son intimité [quelque chose] d'analogue [à celles] des femmes que tu n'as pas frquentées !

Suppose qu'elle n'a pas existé, que c'est un être lointain ou sur qui se sont refermés les tombeaux ! (5).

(1) Cf. Jarîr, 374 lig. 2 ; Jamîl, n° 38 v. 4 ; 'Umar, n° 80 v. 4, 7 ; 169 v. 12 ; *Âg*, I, 142 lig. 3 (dans ces trois derniers passages on se défie du *kâsîh* qui guette).

(2) Cf. Jarîr, 547 en bas. Cf. Pêrès, *Poésie andalouse en arabe classique*, 418. Sur le *raqîb* en Espagne, voir *id.*, 420.

(3) Voir ci-dessus, p. 90.

(4) Ainsi dans 'Umar, n° 4 v. 1, le personnage nommé *Atîq* est historique. C'est un médecin de Médine. Ibn Abî 'Atîq, arrière-petit-fils du khalife Abû Bakr, ami personnel de 'Umar ; cf. *Âg*, I, 225 et la table du tome ; *Phîrisî*, 148, lig. 8. A rapprocher de 'Umar, n° 37 v. 14.

« Pour vous, j'ai désobéi à mes parents, sans exception, à mes amis, à ceux qui me sont unis par alliance ».

Ce personnage, devenu absolument conventionnel, se retrouvera chez les Arabes d'Espagne. Cf. Pêrès, *Poésie andalouse en arabe classique*, 420. Est-ce par cette voie détournée que le *lâ'im* passera dans notre littérature médiévale sous les traits du *lauzengier* ?

(5) 'Umar, n° 4 v. 3-7. Autres conseils du *lâ'im* chez Farazdaq, 314 lig. 6 ; Jamîl, n° 58 v. 6 ; n° 87 v. 5, 6.

Mais la réponse ne varie guère :

Laissez-moi ! Je ne veux nulle autre que l'aimée. Laissez-moi à ma folie parmi ceux qui sont éperdus d'amour (1).

Plût au ciel que ceux qui blâment un amant pour sa passion fussent morts !

et que le monde en fut délivré !... (2).

II. — Les thèmes sur la séparation et la douleur qui l'accompagne doivent rejoindre ceux où le poète décrit sa rencontre avec sa Dame et le bonheur qu'il a trouvé auprès d'elle. Ou bien en effet, il est parlé, par allusions, de ce temps heureux, ou bien, à la description de l'union, succède celle de la séparation.

Les clichés les plus usuels pour introduire le thème du départ sont : *sadd'a l-ba'înu* « la séparation a brisé... » ; — *bânat Sulmâ*, *bânat Lubnâ*, etc. « *Sulmâ*, *Lubnâ* est partie » (3) ; — *bâna l-hallîu*, *ajadda l-hallîu l-ba'îna* « la horde est partie, s'est hâtée de partir » ; — enfin *hajjara* « partir », *'iblakara* « partir à l'aube », *hamala* « charger les chameaux », autant de termes qui peuvent apparaître comme des clichés par l'usage excessif qu'en font les poètes (4).

Souvent l'Amant se représente, troublé au sein de son bonheur, par la perspective du départ (5).

Fréquemment aussi, on le voit, guettant le vol des oiseaux pour en tirer un présage : c'est le thème si rebattu et si bizarre du « corbeau de la séparation » (*gurrâb al-ba'în*), comprenons de

(1) Kufayyir, I, 142, en bas. Cf. *id.*, I, 50 pièce 5 ; Jamîl, n° 105 v. 1 ; Jarîr, 145 lig. 8. Souvent on a un dialogue entre l'amant et le *lâ'im* ; le fond en est ce qu'on vient de dire ; cf. Jarîr, 64 vers en bas ; 257 lig. 8 ; 401 lig. 2 ; 509 en bas ; 'Umar, n° 175 v. 1, 2 ; Jamîl, n° 32 v. 1-5 ; n° 117 v. 1, 2, 12-15 (pas de dialogue direct mais rappel du contenu de celui-ci).

(2) Jamîl, n° 7, v. 4, 5.

(3) Dans ce cliché, le nom de la Dame est à la forme du diminutif, très souvent. Cf. 'Umar, n° 129 v. 1 ; *Qais*, *Âg*, IX, 191 lig. 8 ; 199 lig. 14.

(4) On retrouve ces mêmes mots-clichés dans la poésie « préislamique ». Cf. Lich-tenshâker, 62.

(5) Cf. Jarîr, 258 lig. 8 ; 374 lig. 1 ; 598 lig. 4 ; 'Umar, n° 45 v. 1, 2 ; *Qais*, *Âg*, IX, 185 ; *Walîd*, n° 63 v. 3, 4 ; *D Rûm*, n° 17 v. 9 ; n° 45 v. 24 ; n° 68, v. 1, 2.

Poiseau de mauvais augure (1) qui annonce le départ du clan auquel appartient l'Elue (2).

Le jour du départ est enfin venu et l'appel du héraut retentit (cliché : *nâda l-munâdi, nâda l-amiru* « le héraut, le chef a crié ») (3). La belle ne peut retenir ses larmes (4), non plus que l'amant (5), qui trahit ainsi involontairement son secret (6).

Quelquefois, à l'aide du cliché *'âhiru 'ahdi bi...* « la dernière chose me liant à (= dont il me souviendra) », on note l'ultime vision, le définitif adieu conservés de l'Aimée (7).

Ensuite la horde s'éloigne, l'Amant-Poète la suit des yeux jusqu'à ce qu'un accident de terrain la dérobe à sa vue, mais, en pensée, il l'accompagne et énumère les lieux où elle campera (8). Un fragment de lui-même s'en est allé avec elle (9). Demeuré seul, il se demande s'il est bien vrai que son amante soit partie (10).

III. — Les thèmes sur l'absence de l'Aimée et sur le souvenir conservé d'elle sont trop souvent confondus pour qu'on puisse

(1) Sur le corbeau annonciateur de mauvaises nouvelles, cf. l'anecdote sur *Qais*, *Ag.* IX, 185; *Kutayyir*, I, 215 v. 3 et l'anecdote de Bahraqi, rapportée par l'éditeur, I, 192 suiv. L'origine de la croyance est lointaine. Cf. le rôle du Corbeau, lors de la mort d'Abel, dans *Coran*, V, 34, où l'on peut voir un emprunt à la littérature midraschique; cf. *Superskrz, Origines des Légendes musulmanes dans le Coran* (Paris, 1938), 18. Le rapport établi entre cet oiseau maléfique et la séparation a pu être facilité par une pointe sur *ğurdû* « corbeau » et la racine *ğ r b* « disparaître, s'éloigner ».

(2) Cf. *Qais*, *Ag.* IX, 185 vers le bas; 186 lig. 4, 9; *Jarir*, 80 lig. 5, 6; 341 lig. 3; *Jamli*, n° 41 v. 2. Parfois le poète interpelle ou maudit l'oiseau; cf. *Jamli*, n° 21; n° 58 v. 7, 8; *Jarir*, 18 lig. 8; 20 lig. 6.

(3) Cf. *Kutayyir*, II, 161 v. 12; *Qais*, *Ag.* IX, 186; *Jarir*, 258 lig. 7; 297 lig. 7; 425 lig. 9; 602 lig. 7.

(4) Cf. *Jarir*, 293 vers le bas; *'Arji*, *Ag.* I, 390 lig. 6; *Kutayyir*, I, 143 v. 4; *Jamli*, n° 49 v. 1; n° 58 v. 3-4; n° 99 v. 12; n° 100 v. 1.

(5) Cf. *Jarir*, 280 lig. 5; 360 lig. 7; 413 lig. 2; *Kutayyir*, II, 161, v. 18.

(6) Cf. *Jarir*, 152 lig. 6; 311 lig. 1; 383 lig. 3.

(7) Cf. *Jamli*, n° 50 v. 2; n° 99 v. 8; *'Arji*, *Ag.* I, 390 lig. 5; *Umar*, n° 1 v. 58; n° 81 v. 1; *D Rumm*, n° 45 v. 21.

(8) Ces divers éléments se superposent souvent. Cf. *Jarir*, 257 lig. 7; 417 lig. 5 suiv.; 596 lig. 7; *Kutayyir*, I, 29 v. 13, 14; 106 v. 1-4; 144 v. 4-11; 166 v. 13; 262 v. 10 suiv.; *Jamli*, n° 26 v. 1, 2; *D. Rumm*, n° 25 v. 20-22.

(9) Cf. *Jarir*, 297 lig. 8; 570 vers le bas; 570 lig. 3; *Kutayyir*, I, 181 v. 8; *Razdaq*, 870 lig. 9-11.

(10) Cf. *Jarir*, 460 lig. 5-8; 503 vers le bas; *Kutayyir*, I, 260 pièces 75.

les examiner à part. On serait tenté d'en voir l'essentiel dans ce vers :

Nous retrouver n'est plus ce que je puis convoiter et les nuits [bénies] de Šarir ne reviendront pas ! (1).

L'Amant, sans doute, se représente parfois résigné à l'absence, à la séparation définitive (2), se bornant à maudire ce qui la cause (3), à formuler des désirs vagues (4), à se répéter qu'il demeurant rien ne peut séparer les pensées communes.

Même si s'interpose entre Lubnâ [et moi], un obstacle, redoutable, invincible, le zéphyr [malgré tout] nous réunira. [Au même moment] nous regarderons le disque du soleil à son déclin.

Nos âmes, la nuit, dans la tribu, se rencontreront et, le jour, nous saurons que nous sommes [l'un et l'autre] arrêtés à midi.

La terre immuable [enfin] nous unira et, sur nous, dans le ciel, nous verrons graviter les astres (5).

Cette installation dans l'absence ne semble cependant pas être l'attitude la plus habituelle de l'Amant. Une semblable résignation cadre mal, en effet, avec la ferveur dont on se dit saisi. Le plus souvent donc le souvenir suggère d'autres comportements dont l'expression se ramène à quelques thèmes centraux.

A. — *Thème du retour sur les campements jadis occupés par l'Aimée.* Ce thème est celui qui revient avec le plus de fréquence parce que né d'une observation de la vie des Scénites. Pourtant, à l'époque umayyade, ce n'est plus déjà qu'un sujet proposé à la virtuosité des artistes (6). Peut-être même ne le prend-on plus

(1) *D Rumm*, n° 49 v. 2. *Šarir* est un nom de lieu. Cf. *id.*, n° 10 v. 7, 10.

(2) Cf. *Jarir*, 170 lig. 12; *D Rumm*, n° 18 v. 6; n° 28 v. 17; n° 80 v. 11.

(3) Cf. *D Rumm*, n° 8 v. 13, 14; n° 10 v. 31-5 (malédiction contre l'époux de celle qu'il aime).

(4) Cf. *Jamli*, n° 135 v. 8; *D Rumm*, n° 47 v. 4. De là ce souhait baroque d'être un chameau galeux, ainsi que l'Amante, afin qu'on les laisse libres derrer seuls, pour toujours ensemble; cf. *Kutayyir*, I, 99 v. 13-18; *Razdaq*, 555 lig. 1-8.

(5) *Qais*, *Ag.* IX, 201. A rapprocher de *Jamli*, n° 57 v. 9.

(6) Cf. *Ag.* I, 244. On sent bien que le récit n'est qu'un commentaire en prose destiné à éclairer certains détails de la pièce citée ensuite.

au sérieux (1). En tout cas, l'abondance des formules stéréotypées dénonce ici une soumission absolue à une tradition ancienne.

Pour désigner l'endroit, les mêmes termes reviennent constamment : *dâr* pl. *diğâr* « demeure » ; — *rab'* « campement de printemps » ; — *manzil* « campement » ; — *rasm* pl. *rusum*, *dimna* pl. *diman*, et *lalal* pl. *'allâl* « vestiges ». Pour représenter l'état d'abandon où se trouve le lieu, on emploie les verbes *'aqwa'*, *'aqfara* « être désert » ; — *balâ*, *dalğara*, *darasa* « être évanescence », ou bien un dérivé de ces racines. Enfin, on use d'un certain nombre de clichés comme : *yâ dâra* [*Malğayq*], *'alâ ya dâra* [*Salmâ*] « ô demeure de (suit un nom de femme) » ; — *'alâ ağırta r-rab'î* « or ça ! campement ! » ; — *'a min 'alî* [*Salmâ*] *dimnatin* ou bien *rasmun* « du clan de (suit un nom de femme) existe-t-il un vestige » ; — *hal 'arrafîa* ou bien *hal tarîfu d-dâra* « as-tu reconnu, reconnais-tu cette demeure » ; — *limani d-diğâr* « à qui sont ces demeures ? » ; — *'a lam las'ali l-'alğala* ou *ar-rasma*, etc. « n'as-tu pas interrogé ces vestiges » ; — *'alâ hağıyî* « or ça ! souhate vie à... » ; — *'a hâja š-šawqa* « est-ce qu'à ravivé ta peine [la vue de...] » ; — *qifâ* ou bien *'ajâ* « arrêtez-vous tous deux ! », etc. (2). Dans le même ordre d'idées, il faut signaler des tournures traditionnelles comme l'emploi de l'interrogation dans le premier hémistiche avec réponse dans le second (3), les énumérations des lieux par où est passée l'Absente (4), l'apostrophe à deux compagnons (5).

L'arrivée de l'Amant-Poète comprend toujours plusieurs épisodes. Sous sa forme complète et très rarement attestée (6),

(1) Cf. Kurnait, 74-8 v. 1-5, 9-20. Il semble que le poète reprenne l'essentiel du thème de la manière la plus conventionnelle pour montrer l'émotion de commande qui s'y exprime d'ordinaire.

(2) Ces clichés sont ceux qu'on retrouve dans la poésie dite « préislamique », Cf. Lichtenstädter, 61.

(3) Cf. Kutayyîr, I, 118 v. 1 ; 122 v. 1 ; D Rumm, n° 3 v. 1.

(4) Cf. Jarîr, 559 lig. 4 ; Nusâib, 4ğ, I, 328 lig. 2 ; surtout Kutayyîr, I, 86 v. 1 ; 148 v. 1, 2 ; II, 84 v. 1, 2.

(5) Très fréquent. On a des exemples d'interpellations à deux *lâ'im* ; des mentions de deux *raqîb*. Faut-il voir dans cet emploi du duel une survivance magique ? Cf. les couples de dieux, de bétyles, de sanctuaires, Lammens, *Arabie occidentale avant l'Hégire*, 120, 145.

(6) Dans la poésie dite « préislamique », les épisodes essentiels, très bien isolés par Lichtenstädter, 58 en bas-59, ne se retrouvent pas non plus constamment. Ce

la scène se déroule ainsi : l'amant arrive sur les campements désertés par sa maîtresse ; il invite ses (deux) compagnons à s'arrêter tandis qu'ému par le spectacle de ces lieux seulement hantés des bêtes sauvages ou marqués par quelques vestiges évanescents, il se souvient des jours anciens et verse des larmes. Dans les textes que nous possédons, le plus souvent, seul un ou deux épisodes sont développés. Cette élimination, dans les prologues (*nasîb*) des *ğasîda*, provient sans doute du désir de ne point rompre l'équilibre entre les divers éléments constituant ce cadre poétique.

On note une habituelle concomitance entre l'arrivée sur les campements désertés, l'apostrophe à des compagnons de route et l'affliction manifestée par le poète. C'est donc arbitrairement qu'on distinguera ces trois thèmes.

Parfois, les compagnons sont simplement priés tous deux (1) de mettre pied à terre (2) ; souvent, ils sont invités à interroger le campement abandonné (3), voire à verser des pleurs (4) ; parfois aussi, le poète demande de scruter l'horizon du regard pour voir si la caravane emmenant sa maîtresse se montre encore (5). A peine parvenu sur ce site abandonné, l'amant se met à gémir et se lamenter (6). A cette vue, ses amis tentent — en vain naturellement — de le consoler et l'on rejoint ici le thème du censeur (*lâ'im*) (7).

Très fréquemment, l'émotion de l'amant se traduit par une

serait une raison de plus de douter de l'ancienneté des *ğasîda* où ces épisodes sont représentés intégralement. Il est en effet permis de conjecturer que le pasticheur ou l'érudit qui a reconstitué le tout à l'aide de fragments, a eu en vue un type théorique à reproduire, type que les modèles umayyades ne lui fournissent qu'exceptionnellement.

(1) Voir ci-dessus, 120 note 6.

(2) Kutayyîr, I, 36 v. 1 et 37 v. 2 ; D Rumm, n° 7 v. 1 ; Jarîr, 184 lig. 8 ; 460 lig. 8, 508 en bas ; Jamîl, n° 57 v. 1 et n° 58 ; Nusâib, 4ğ, I, 345.

(3) Walîd, n° 44 ; 'Umar, n° 22 v. 10.

(4) Farazdaq, 489 en bas ; D Rumm, n° 64 v. 6-7.

(5) Jarîr, 258 lig. 4, 385 lig. 7, 396 lig. 4 ; Kutayyîr, I, 134 (n° 84) v. 2-3 ; D Rumm, n° 7 v. 7-8.

(6) 'Umar, n° 89 v. 4, n° 86 v. 8 ; Jamîl, n° 81 v. 3 ; Farazdaq, 835 lig. 7 ; Jarîr, 227, 342 vers le bas, 503 lig. 10, 551 lig. 6 ; Nusâib, 4ğ, I, 345 vers le bas ; Kutayyîr, II, 75 v. 3, 176 v. 2 ; D Rumm, n° 10 v. 8, n° 11.

(7) Cf. ci-dessus, p. 116. Transition typique dans Jarîr, 842 en bas.

apostrophe au campement, une invite à dire ce que sont devenus ceux qui l'occupèrent (1) ; un dialogue parfois s'institue entre l'homme et le site (2) ; souvent cependant la nature conserve son mutisme et le poète se juge absurde d'avoir pu songer à tirer d'elle un mot consolateur (3).

Souvent, l'épisode de l'arrivée se présente sous un aspect différent. Telle est l'émotion de l'amant qu'il reconnaît à peine un site pourtant familier (4) ; les souvenirs l'assaillent en foule, ravivant sa peine (5), par l'évocation des jours heureux.

....[Ce lieu] m'a rappelé ce dont je ne me souvenais plus.

Il m'a rappelé Salmâ, les jours [vécus] par elle, quand elle était ma voisine, près des dunes de 'Asjar...

La halte où nous nous retrouvions (comme cette halte était plaisante) (6).

En pensée, le poète revoit l'endroit animé par le va et vient des femmes, des chameliers, empli du tumulte des voix et il oppose ce spectacle à l'aspect désolé du site où seuls des oryx, des gazelles, des gangas, des autruches, voire des lions (*sic*) s'ébattaient sans crainte (7). Que ce contraste soit ou non noté, le poète aime à insister sur l'état d'abandon où se trouve le campement que les pluies et les vents ont effacé (8). Il se plaint à montrer le peu qui subsiste du passage des hommes et ce sont toujours les mêmes

(1) Ahwas, *Ag.* I, 297 vers le bas; Jarir, 257 lig. 4-5, 401 vers le bas; 342 vers le bas; Nusayb, *Ag.* I, 345; Kutayyir, II, 69; Qais, *Ag.* IX, 187.

(2) 'Umar, n° 145 (très significatif) et *Ag.* I, 100, 122, 244; Jarir, 258, 276 lig. 9; Jamil, n° 73 v. 4-6.

(3) Farazdaq, 612 lig. 8; Jarir, 577 vers le bas; 'Umar *Ag.* I, 125 lig. 5; D Rumm, n° 30.

(4) Jarir, 310. Thème fréquent.

(5) Nusayb, *Ag.* I, 374 lig. 6-7; Ahwas, *Ag.* I, 297 en bas; 'Uma., n° 10; Jarir, 253 lig. 6, 503 vers le bas.

(6) Walid, n° 44 v. 2, 3, 5. Cf. Jarir, 238, 240 lig. 6 et suiv.

(7) 'Umar, n° 5 v. 3-5, n; 10, n° 165; Jamil, n° 81; Farazdaq, 39 lig. 7, 256, 314 en bas; Jarir, 485 lig. 9, 587, 276 en bas; Nusayb, *Ag.* I, 329; Kutayyir, I, 148 v. 18, 179 (n° 48) v. 2-4; D Rumm, n° 5.

(8) Ce détail se retrouve dans presque tous les passages auxquels réfèrent les notes ci-dessus. Ajouter: Jarir, 219 en bas, 227 lig. 2; 253; Kutayyir, I, 77 v. 2, II, 56 v. 1; D Rumm, n° 8 v. 2; 'Umar, n° 55, 56 et 166 v. 2-8; Jamil, n° 81, n° 87 v. 8; Farazdaq, 465 lig. 4; Jarir, 140 lig. 7; 158 lig. 3; 280 lig. 5; 448 en bas; 587 lig. 7-11.

détails qui reviennent (les trois pierres du foyer, les cendres, la rigole autour des tentes, un piquet hors d'usage, parfois un jouet d'enfant) (1), et qui suggèrent les sempiternelles comparaisons aux ciselures d'un fourreau (2), aux raies d'un manteau (3), à un tatouage sur le poignet d'une belle (4), surtout à des lignes d'écriture (5); cette dernière comparaison, très prisee du public bédouin, donnera, à son tour, les variations suivantes:

Il semble que ce vestige, après le tumulte des vents [qui l'ont effacé] soit un vélin où apparaissent [seulement] l'*alif* et le *lâm* (6).

Il semble que les demeures de la tribu, effacées [dans leurs vestiges] depuis longtemps, soient les rouleaux (*qirtâs* pl. *qardîs*) de moines dont se sont effacées les lignes (7).

Parfois, le poète termine par un appel en faveur de ces vestiges. Que le ciel les abreuve de son eau ! (8).

B. — *Apparition, en rêve, de la Bien-Aimée*. Ce thème, dans l'ordre de fréquence, vient immédiatement après le précédent. Il semble appartenir à un fonds ancien, peut-être par-sémitique: on le trouve, en effet, déjà dans le *Cantique des Cantiques* (V, 2) (9). L'amant raconté qu'il dormait quand soudain l'image de sa ma-

(1) D Rumm, n° 22 v. 7; n° 27 v. 2; Jarir, 503 lig. 11, 588 lig. 9; 587; Farazdaq, 202, 255 en bas, 465 lig. 6, 769 lig. 12; Kutayyir, I, 253.

(2) Jarir, 321 lig. 4; Kumail, 145 v. 3; D Rumm n° 1, v. 8.

(3) Très fréquent. Cf. Kutayyir, I, 28 v. 8, 160 v. 2, 168 (n° 44) v. 2, II, 86, 181 v. 2; D Rumm, n° 27 v. 3.

(4) 'Umar, n° 86; Jarir, 267, 359 vers le bas, 537 lig. 8 (comparaison à un grain de beauté).

(5) 'Umar, n° 18, n° 19, n° 55 v. 3; Jamil, n° 13 v. 2; Farazdaq, 465 lig. 3, 612 lig. 7; Jarir, 26.

(6) Deux lettres de l'alphabet arabe. Jarir, 386 lig. 8. Cf. *ibid.*, 488, lig. 3 et 498 lig. 9. SCHWARZ, *Dira*, 'Umar, IV, 68, note des comparaisons identiques chez 'Umar.

(7) Jarir, 266 en bas. À rapprocher de *tîd*, 198 lig. 3, 197 lig. 7; Farazdaq, 202 où l'on a une comparaison à l'exemplaire d'un livre révélé.

(8) D Rumm, n° 10 v. 2, n° 20, n° 21 v. 2, n° 29 et 81 (noter l'absurdité du vers qui vient après un regret de voir le site dévasté par les intempéries); Jarir, 449 (même remarque).

(9) Cf. RENAN, *Le Cantique des Cantiques* (Paris, 1891), 164. Ce thème connaît une grande vogue à toutes les époques de la poésie arabe. Pour la poésie dite « pré-islamique », cf. Lichtenstädt, 36 suiv.

tresse (*laif*, *haqal*) lui est apparue (Verbes employés : *tâfa* « apparaître en songe », *zâra* « visiter », *alamna*, *sard* « venir la nuit ») (1). Parfois, ce rêve est un réconfort, une consolation ; parfois même, un dialogue s'institue entre le dormeur et le fantôme ; mais, le plus souvent, l'amant s'éveille, brusquement rendu à son chagrin par le retour à la réalité (2).

D'une manière générale, le thème ne suggère pas de longs développements (3) et ne donne lieu à aucune floriture.

C. — *Les veilles de l'Amant*. Souvent — mais non point toujours —, le thème de l'apparition en rêve, est lié à celui de la nuit au cours de laquelle l'Amant ne peut trouver le sommeil.

Notation d'abord de l'insomnie. Les heures s'écoulent interminables (cliché : *fa-ğâ laka min latin* ou *latlan* « quelle longue nuit ! ») (4) ; des yeux, l'Amant suit dans le ciel la marche des étoiles (5) qu'il interpelle parfois (6). Très fréquemment aussi, un éclair brillant à l'horizon le fait souvenir des haltes dans la steppe un instant reverdie au printemps, où il s'arrêta en compagnie de sa maîtresse (cliché : *arîqu li-barqin* « j'ai connu l'insomnie à cause d'un éclair ») (7).

Très souvent aussi, l'insomnie du poète est due, non à cette cause accidentelle, mais à son amour même.

Je passe la nuit, dialoguant avec mes chagrins, éveillé tandis que, près de moi, dans la nuit, le foyer se consume (8).

- (1) Mêmes clichés dans la poésie « préislamique ». Cf. Liechtenstädter, 62.
- (2) 'Umar, *passim* ; Jamîl, n° 7, n° 23 v. 3 ; n° 89 ; Farazdaq, 278 lig. 6 ; 340 lig. 8, 366 en bas ; 367 lig. 8, 532 vers le bas, 589, 787 vers le bas ; Jarîr, 210 lig. 8, 521, 526 vers le bas ; Kutayyîr, I, 182 v. 9-10 ; Walid, n° 21 (dialogue) ; Q'is, 46, IX, 200 lig. 6 ; D Rûm, n° 52 v. 19, n° 25 v. 27. Ce rêve est loin d'être toujours élastique ; cf. Jarîr, 595 en bas ; Farazdaq, 349, 782 lig. 2 du bas.
- (3) Le développement de Farazdaq, 349 (7 vers) semble exceptionnel.
- (4) Jarîr, 241, 595 lig. 8 ; Nusâib, 46 I, 358 lig. 3 du bas ; 'Umar, n° I v. 35, n° 78 v. 25.
- (5) 'Umar, 46 I, 138 ; Jarîr, 280 lig. 6 et *id.*, 46, VIII, 42.
- (6) 'Umar, 46 I, 111 lig. 7-8.
- (7) Kutayyîr, I, 188 v. 12 ; Abû Qatifa, 46 I, 30 lig. 7 ; 'Umar, 46 I, 178 ; Jamîl, n° 53 v. 5, n° 108 v. 3 ; Jarîr, 22 vers le bas, 253 lig. 3 ; Nusâib, 46 I, 364 lig. 8.
- (8) Kutayyîr, I, 74 v. 16. Sur l'insomnie causée par le seul souci, cf. Farazdaq, 616 lig. 5, 628 lig. 9 ; Jarîr, 122 lig. 3, 184 lig. 5, 253 lig. 8 ; Kutayyîr, II, 161 v. 14.

Il se représente alors, versant des flots de larmes jusqu'au matin (1). Parfois, il marque l'antithèse entre le sommeil paisible de ses compagnons et sa veille douloureuse (2).

D. — *L'Amant et le Ramier*. Ce thème, assez fréquent, est peut-être de création umayyade.

Me rappelle ma Bien-Aimée, le chant d'une esclave ou d'un ramier qui roucoule tout le jour dans le bosquet et auquel répond, le matin, sur le rameau d'un [autre] bosquet, un roucoulement discret, qui émeut de sa plante (3).

Tel est le point de départ du thème (4) qui, très souvent, se développe comme dans ces vers de Kutayyîr :

N'es-tu pas entendu, ô Abdâ, dans l'éclat du matin, la plainte des ramiers qui roucoulaient ?

Ils se plaignaient et ranimèrent mon désir et ma peine, bien qu'un long temps se fût écoulé depuis le jour de notre rencontre ! (5).

ou bien devient un dialogue entre le poète et l'oiseau (6) ou encore une apostrophe à celui-ci (7).

De toute manière, ce thème se classe parmi ceux qui ont trait à l'absence et au souvenir.

E. — *Persistance du souvenir*. On a vu que l'aspect du campement désert fait surgir dans la mémoire du poète une foule de souvenirs du temps heureux (8). Il arrive parfois que l'expression de ce souvenir se superpose à d'autres thèmes, devienne un regret

- (1) Jarîr, 289 lig. 6 et la plupart des références ci-dessus.
- (2) 'Umar, n° 160 v. 1-4 ; Jarîr, 170 lig. 11. Parfois, il compare ses nuits sans sommeil et le repos de celle qu'il aime ; cf. Jarîr, 190.
- (3) 'Umar, n° 55 v. 10, 11.
- (4) 'Umar, n° 14 v. 3, 4, n° 92 v. 5-6, n° 125 v. 8-9 ; Farazdaq, 782 lig. 4 ; Kutayyîr, I, 27 v. 6.
- (5) Kutayyîr, I, 281 v. 1-2. Cf. Jarîr, 304 en bas, 503 lig. 5, 521 lig. 9 ; D Rûm, n° 47 v. 5, 6 ; Nusâib, 46 I, 377 lig. 15, 323 vers le bas ; Jamîl, n° 58 v. 4-5 (développement nouveau : pourqu'on ne point se plaindre comme le fait le ramier. Mais le texte est tiré d'un auteur tardif et d'Anfâk).
- (6) Walid, n° 74.
- (7) Pseudo-Majnun, 46 II, 72, 78.
- (8) Voir ci-dessus, p. 122.

du temps enfui (1), de la jeunesse marquée d'aventures galantes (2). Le poète insiste alors sur la persistance du souvenir. Avec une sorte d'acharnement, il revient sur lui, quelle qu'en soit l'origine : bonheur perdu, séparation, déception. Le thème se cristallise alors autour du cliché *ma'ansa mil-'aššā'i lā 'ansa...* « *quelque chose que je puisse oublier, je n'oublierai pas...* » (3) ou du verbe *nasiya* « oublier » (4). La douleur semble naître alors non plus d'un rapprochement entre le passé et le présent, mais de la nature même de son amour (5). Cette notation semble isolée, à cette époque.

CONCLUSION

De l'analyse qui précède, on tentera de dégager trois notions d'ensemble.

Si la tradition s'avère puissante sur les poètes umayyades, en ce qui touche les thèmes érotiques, on ne saurait dire pourtant qu'elle s'impose à eux d'une manière tyrannique. La vie est là, avec ses exigences et ses diversités. L'œuvre d'un 'Umar ibn Abi Rabī'a le montre à chaque page. D'autres, comme celle du satirique al-Farazdaq, d'un caractère si différent cependant, laissent aussi apparaître, çà et là, cette toute-puissance de la vie (6). Sans aucun doute, cette revanche du réalisme nous serait-elle plus sensible encore si le temps avait été moins cruel pour les *diwān* de Jamīl, al-'Arjī et des autres Érotiques umayyades. N'exagérons pourtant pas cette réaction contre la convention. Elle est restrictive mais ne tend en aucune mesure à supplanter la tradition.

(1) Qais, *Ag.*, IX, 203; Jarīr, 343 lig. 4, 351 lig. 2 du bas, 358 lig. 3, 439 vers le bas; D. Rumi, n° 46 v. 5-12; Kutayyir, I, 124 v. 4; Jamīl, n° 78 v. 3.

(2) Jamīl, n° 18 v. 4, n° 27, n° 69; Jarīr, 100 lig. 3, 145 lig. 2.

(3) 'Umar, n° 17 v. 4, n° 177 v. 4; Jamīl, n° 17 v. 3, n° 68; Kutayyir, II, 47; Jarīr, 240 lig. 8; 'Arjī, *Ag.*, I, 390.

(4) 'Umar, n° 178 v. 6, n° 43 v. 3.

(5) Jamīl, n° 79.

(6) Voir Farazdaq, 259-262; pièce pleine de tronculence qui fait songer au *Dekameron*, où le poète conte une de ses bonnes fortunes. Rien n'y manque, ni le barbon jaloux, ni la dame anxieuse, ni même l'échelle de corde.

Elle ne s'exerce pas au nom d'une doctrine, mais d'une manière inconsciente. Sans cesse, elle apparaît prête à céder. Quand le poète se laisse aller à traduire des sentiments vrais, à décrire des situations vécutées, il a recours à des clichés, à des thèmes reçus. Ainsi, à son insu peut-être, la réalité se recompose, se stylise, cède le pas à la tradition.

D'autre part, si puissante que soit celle-ci sur les poètes umayyades, on constate néanmoins qu'elle ne s'exerce point avec une égale autorité dans tous les domaines. On a dit que le type physique de la femme est arrêté, fixé une fois pour toute, sans que nul ni à cette époque, ni plus tard, ne songe plus à y rien changer ou ajouter. On a vu, au contraire, que le caractère des Amants offre des contrastes; le type de l'Amant douloureux et soumis, de l'Amante insensible et altière, relève de la tradition pure; celui de Don Juan exigeant, oublieux ou résigné, de l'Elvire accessible à toutes les tendresses et à tous les tourments de la passion est le reflet plus ou moins altéré de la réalité.

La même dualité s'observe dans la conception de l'amour. Si la convention oblige le poète à se représenter lui et sa Dame sous les traits, agaçants à force de fausseté, d'un Céladon ou d'une Astrée transportés au désert, bien souvent aussi l'Amant et l'Amante se découvrent à nous tels qu'ils sont, humains, parfois même trop humains (1). Ce sera la tâche des générations postérieures d'éliminer précisément de la poésie en arabe classique tout ce qui rappelle la réalité, pour retentir seulement les traits d'un amour idéal préfiguré déjà, au siècle des Umayyades, par celui du Nahdite Ibn 'Ajlān ou du 'Uqrīte 'Urwa ibn Hizām (2).

Quelle est la nature même de cet amour? Un siècle plus tard, quand on cherchera un correspondant arabe au terme « platonique », on se servira de l'adjectif *'uqrī* « propre à la tribu des 'Uqra »

(1) Voir ci-dessus, p. 113.

(2) Voir ci-dessus, p. 89.

(1). Partant de cette interprétation ultérieure, on appliquera le même qualificatif à des Erotiques umayyades comme Jamîl, Qais ibn Darîh ou le Pseudo-Majnûn.

La dualité attestée par les textes poétiques prouve combien peu l'amour ressenti par ces personnages et par tous les Erotiques umayyades mérite l'appellation de platonique. Même chez les héros légendaires comme Ibn 'Ajlân ou 'Urwa ibn Hizâm, tels qu'ils apparaîtront des siècles plus tard, il est impossible de découvrir rien qui rappelle l'amour platonique, au sens habituel du mot. Dans la légende — à plus forte raison dans la réalité — la passion de l'amarant parfait est née d'un attrait charnel.

Elle a ravi mon âme....

par un [corps] paré, imprégné d'un parfum mêlé, au buste beau,
à la gorge éclatante,

par un cou blanc [comme celui] d'une gazelle isolée... (2).

Voilà ce qu'avec des mots différents, tous les poètes de cette époque disent être à l'origine de leur amour. Celui-ci est malheureux, parce que contrarié. C'est le pendant oriental (peut-être le modèle ?) de ce qu'éprouvera en Occident le couple Floire et Blancheflor (3). Cette conception de l'amour est donc aussi loin de l'amour platonique qu'elle l'est de la réalité vécue.

R. BLANCHÈRE.

La factorerie portugaise d'Oran

(1483-1487)

Il est attesté que les Portugais entretenirent une factorerie à Oran pendant le dernier quart du xve siècle, avant l'occupation de la ville par les Espagnols en 1509 (1). Mais l'activité de cette agence commerciale demeure-encore mal connue. Nous ignorons même à quelle date elle fut créée et à quelle date elle fut supprimée. Il a donc semblé utile de rééditer, en l'éclaircissant de toutes les manières possibles, le principal document imprimé dont nous disposons sur cette factorerie. Il s'agit d'une *carta de quittação* du roi de Portugal Emmanuel Ier (1495-1521), datée de Lisbonne, 4 février 1502, et adressée à Rui Fernandes de Almada, qui avait administré la factorerie d'Oran de février 1483 à la fin de mars 1487. Cette pièce, conservée en double exemplaire, semble-t-il, aux Archives Nationales de la Torre do Tombo à Lisbonne (2), a été publiée pour la première fois par les soins du regretté Braamcamp Freire dans une revue devenue aujourd'hui rarissime, l'*Archivo historico portuguez*, tome V, 1907, pp. 324-325. Elle est à rapprocher non seulement des autres quittances publiées par Braamcamp Freire dans la même revue, mais aussi de celle qui a été reproduite par Pierre de Cenival dans *Les Sources indiennes de*

(1) Cf. Robert RICARD, *Le commerce de Berbérie et l'organisation économique de l'empire portugais aux XVe et XVIe siècles*, dans *Annales de l'Institut d'Études Orientales*, II, 1936, p. 269. La double occupation d'Oran par les Portugais, d'abord de 1415 à 1487, puis de 1471 à 1477, mentionnée par Frey, *Histoire d'Oran*, Gen., 1858, p. 58, est pure invention. L'auteur déclare d'ailleurs que la place fut rendue aux sultans par Jean II de Portugal en 1477; or, ce souverain n'est morté sur le trône qu'en 1481. Tout cela doit venir d'une confusion avec la prise de Ceuta en 1415, le désastre de Tanger en 1487, et l'occupation d'Arzila et de Tanger en 1471.

(2) *Chancelaria de D. Manuel*, Liv. 6, fo 8, et *Livro das Khas*, fo 92.

(1) La tribu des 'Udra, à l'apparition de l'Islam, avait son habitat au nord de Médine, dans le Wâdi l-Qurâ. Cf. Lévi DELLA VIDA, *ET*, IV, 1041 b. Sur l'amour *ugrite*, cf. MASSIGNON, *ET*, IV, 1042 b.

(2) 'Umar, *Ag* I, 194.

(3) Cf. R. BASSSET, *Revue des Traditions populaires* (1907), 241-5.